

# Libération

## Agression sexuelle chez les jeunes LR

ENQUÊTE, PAGES 10-11

ÉTÉ

### Anastasia Romanov, la légende et l'imposture

ET AUSSI, LA BD, LA SÉRIE  
«LES AMANTS», LA RECETTE,  
LES JEUX... CAHIER CENTRAL



Gisèle Halimi, lors d'un meeting de Choisir, à la Mutualité, à Paris, en 1972. PHOTO HORACE / SAF IMAGES



# GISÈLE HALIMI, LA LUTTE CONTINUE

Figure centrale du féminisme, engagée pour la légalisation de l'avortement et dans le combat anticolonialiste, l'avocate est morte à 93 ans. **PAGES 2-5**



## ÉDITORIAL

Par  
**ALEXANDRA  
SCHWARTZBROD**

## Libre

Gisèle Halimi était une résistante. Pour elle, vivre, c'était pousser les murs et se battre, et il y avait tant de causes à soutenir en cette seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle: l'indépendance, la lutte contre le racisme, l'arrêt de la torture et de la peine de mort, et surtout les droits des femmes dont elle a été l'une des plus ardentes défenseuses plusieurs décennies durant. Ses combats ont été ceux de *Libération* à une époque où les règles établies tombaient, le monde se transformait. Gisèle Halimi était féministe car elle ne supportait pas l'injustice. Pour elle, rien ne justifiait qu'une femme soit victime parce que femme. Un combat viscéral dans lequel elle a mis toute son énergie. Féministe avant même que le terme ne se popularise, c'était une défricheuse. Avec Simone Veil, elle a ouvert la voie à toutes ces femmes qui aujourd'hui manifestent leur colère contre l'impunité persistante de certains hommes ou la fragilisation des droits durement acquis. Sa grande force, c'était son métier d'avocate. C'est ce qui lui a permis de donner de la voix et de se faire entendre, et surtout de rallier bon nombre des plus grands intellectuels de l'époque, mais aussi des politiques ou des artistes. Car c'était une de ses qualités: Gisèle Halimi était ferme sur ses convictions mais ouverte aux autres, à tous les autres. Elle s'était constitué au fil du temps un réseau sur lequel elle pouvait s'appuyer pour faire avancer les causes auxquelles elle tenait. Elle savait de quoi elle parlait, elle connaissait les règles du droit sur le bout des doigts, la loi et rien que la loi, elle était républicaine et en imposait à n'importe quel interlocuteur, du plus modeste au plus puissant. Pour l'écrivaine Geneviève Brisac, «elle nous a transmis cette certitude: chaque combat contre chaque injustice mérite d'être mené. Et doit l'être». La conviction d'une femme libre, qui n'avait peur de rien et ne craignait personne. ♦



Le 22 novembre 1972, à l'issue du procès de Bobigny où elle a obtenu la relaxe de la jeune Marie-Claire Chevalier. PHOTO KEYSTONE

Au palais

# Gisèle Halimi

## Une pour toutes

Militante anticolonialiste, signataire du «Manifeste des 343» pour l'avortement... L'avocate restera l'une des figures françaises majeures du féminisme. Elle est morte à l'âge de 93 ans.

Par  
**LAURE BRETTON, SABRINA CHAMPENOIS**  
et **CATHERINE MALLAVAL**

«**E**lle était paradoxale car elle pouvait être dure et, en même temps, rire de tout. Je n'ai que des souvenirs heureux avec elle, elle aimait tellement la vie! Nous parlions de tout, de nos maris, de nos enfants, nous avions chacune trois fils. Nous étions de bonnes mères, mais, l'une comme l'autre, nous pensions qu'être mère ne consistait pas en un destin unique. Nous parlions beaucoup des droits des femmes. Elle était une grande féministe. Nos combats n'étaient pas concertés mais ils s'emboîtaient.» Ces mots sont de Gisèle Halimi, dits à *Paris Match*, à propos de Simone Veil. Gageons que Simone Veil aurait pu dire la même chose de Gisèle Halimi. Elles étaient

des amies de longue date, et on parie que l'avocate et la ministre avaient bien des traits de caractère en commun. La liberté farouche, l'exigence, la ténacité, entre autres. De fait, avec Gisèle Halimi, c'est une autre grande figure de combattante au long cours qui disparaît. Et c'est tout un pan de l'histoire du combat du siècle dernier pour la cause des femmes, marqué par le trio Simone de Beauvoir, Simone Veil et Gisèle Halimi, qui se reforme.

### INTRAÏTABLE

Une ferrailleuse infatigable: son filleul, l'acteur et réalisateur Nicolas Bedos, fils de son grand ami Guy, confirme: «C'est une femme qui, jusqu'au bout, n'a cessé de réfléchir, elle n'était que curiosité et révolte, sur la condition humaine, les démunis... Même si elle était ultrasensible à la beauté, l'art, l'humour, il fallait que ce soit nourri de sens, il n'y avait presque pas de place pour la frivolité. A Noël dernier par exemple, on a eu une petite dispute, à propos de la fiction. Elle disait: "Dans le fond, le roman ne m'intéresse plus, c'est le témoignage qui importe." Le divertissement lui paraissait parfois obs-cène.» La marraine adorée, qui l'emmenait le mercredi au cinéma voir le dernier Ken Loach ou au musée parfaire sa connaissance de la peinture, s'adressait aux enfants comme à des adultes, «cherchait aussi avec eux le débat, la discussion»: «Ça vous grandissait, mais son exigence était intimidante.» Et, «comme papa, elle maniait avec brio la balance entre tendresse et coups de griffes». Ultraprésente et attentive, mais intraitable: après avoir vu la première pièce de son filleul, Eva, voulue comme **Suite page 4**





de justice de Paris, dans les années 70, lors d'un procès pour divorce. PHOTO JANINE NIEPCE. ROGER-VIOLETT



Avec Simone Veil, à Paris, en juin 1975. BOCCON-GIBOD. SIPA

# Michelle Perrot: «Elle était une pionnière, une étoile du féminisme»

**Pour l'historienne, Gisèle Halimi a profondément marqué la lutte pour les droits des femmes, au même titre que Simone de Beauvoir.**

**S**pécialiste des mouvements ouvriers et des combats féministes, professeure émérite à l'université Paris-VII-Diderot, l'historienne Michelle Perrot rend hommage à l'avocate, femme politique et écrivaine Gisèle Halimi, morte ce mardi à l'âge de 93 ans. Une «femme très engagée», qu'elle «connaissait bien, sans être une amie intime», et dont elle salue les «convictions profondes» et le «rôle crucial» dans le combat en faveur de l'égalité.

**Quand on évoque cette figure du féminisme, quel est le premier mot qui vous vient à l'esprit ?**

Gisèle était une pionnière, une étoile du féminisme. Un guide. Elle a toujours été au premier plan. Lors de la guerre d'Algérie [lire page 5, ndlr], lorsqu'elle s'est engagée contre les tortures, lors du procès de Djamilia Boupacha [militante du Front de libération nationale algérien arrêtée en 1960 pour tentative d'attentat et dont les aveux furent obtenus sous la torture; Gisèle Halimi fut son avocate]. Et bien sûr, ce qui demeure, c'est son engagement pour la cause des femmes. Elle savait bien que dans la République des droits de l'homme, on ne parle pas des droits des femmes.

**Elle a largement contribué à faire avancer ces droits...**

Evidemment. Quand on évoque Gisèle Halimi, deux grands procès viennent à l'esprit. D'abord, le procès de Bobigny en 1972 contre la répression de l'avortement. Ce procès va

jouer un rôle crucial dans la mobilisation des femmes à l'époque, et de certains hommes aussi. C'est ce procès qui conduira ensuite au vote de la loi Veil, qui dépénalisera l'avortement en janvier 1975. Gisèle avait une conviction profonde, n'avait pas d'hésitation sur ce sujet. Elle y allait avec toute sa jeunesse, avec sa beauté, parce qu'elle était très belle, et avec

ce sens du réseau, qui entraînait les femmes. Quand elle plaçait, c'était magnifique. Et puis, le second procès, ce fut celui d'Aix, en 1978. Deux lesbiennes avaient été violées par trois hommes alors qu'elles campaient. Gisèle en a fait un procès extraordinaire : généralement, ce genre d'affaires n'avait pas beaucoup d'importance. Gisèle en a fait véritablement un procès éclatant, à la suite duquel la loi sur le viol a été profondément modifiée. C'est sur cette loi que se sont appuyées ensuite toutes celles qui ont porté plainte pour viol. Pour les femmes, elle s'est engagée pleinement, de manière absolument continue. Mais il n'y avait pas cela : elle a lutté contre la guerre d'Algérie ou pour ce qu'on appelait alors le «tiers-monde».

**C'est la lutte contre les injustices qui la motivait, selon vous ?**

Absolument. Contre les injustices de tous ordres, en particulier celles subies par les femmes. Elle a d'ailleurs fondé une association qui publiait des textes et organisait des colloques. Choisir. Choisir, c'était sa devise. Les femmes devaient pouvoir choisir. Choisir d'avoir ou non un enfant, une liberté absolument fondamentale. C'est une étoile pour nous, elle a toujours guidé les femmes, et fait

preuve de beaucoup de solidarité pour la moindre cause les concernant.

**Choisir, ce fut très tôt un mantra dans son destin, y compris en refusant de rester assignée à sa «condition de fille», en se tournant vers une carrière d'avocate...**

C'est une femme qui a choisi sa vie, de bout en bout, aussi bien sur le plan professionnel

que sur le plan personnel. Elle était une femme très libre et très ouverte. Elle accordait aussi beaucoup d'importance à la politique : s'engager en politique lui paraissait fondamental, à une époque où il n'y avait pas de lois sur la parité. Elle a été députée dans les années 80. Elle s'engageait, et quand elle était au Parlement, elle s'engageait encore pour les femmes. Elle était

toujours sur la brèche, Gisèle. Etant avocate, elle connaissait le sens de la parole publique. On évoque souvent la difficulté des femmes à pénétrer l'espace public. Voilà une femme qui l'a rempli, qui y est entrée, avec le geste, la parole et la cause. Là-dessus aussi, elle était pionnière. Elle a contribué à faire reculer la difficile frontière que les femmes ont à franchir pour entrer dans l'espace public, avec éclat. Rien n'était jamais médiocre, mais toujours intelligent, solide. Beau. Par conséquent, beaucoup de femmes, je dirais même presque toutes, peuvent se reconnaître dans son combat.

**Lutter pour libérer la parole, faire changer la honte de camp... Le procès d'Aix n'était-il pas un préambule du mouvement #MeToo, avec quarante-cinq ans d'avance ?**

A 100 %, oui. D'ailleurs, c'était son objectif : que l'on puisse parler du viol et dire que les femmes n'en sont pas coupables, qu'elles n'ont pas à garder le silence. Dans la longue histoire des femmes contre les violences sexuelles, ce fut une action décisive, une parole essentielle, un acte aussi important que ce qu'elle avait fait pour le droit à l'avortement. Bobigny et Aix ont été les deux grands procès pour les droits des femmes. Gisèle Halimi était républicaine, et de ce point de vue, elle croyait à la loi. Elle était avocate, juriste ; alors faire reculer le front de l'injustice, faire acquiescer des droits aux femmes par la loi, pour elle, c'était essentiel. Elle se battait pour cela. Les années 70-80 ont été des années de grand élan dans la cause féministe, de grandes conquêtes. Gisèle Halimi était de toutes.

**Quel héritage laissera-t-elle, notamment aux jeunes générations ?**

Je crois que si vous demandez à des jeunes femmes d'aujourd'hui qui est Gisèle Halimi, pour beaucoup, elle peut être à l'égal de Simone de Beauvoir, qu'elle connaissait bien. Ce que les féministes ont apprécié en elle, c'est son engagement presque physique. Elle ne se payait pas de mots, n'était pas une théoricienne. Elle était une actrice, une militante engagée corps et âme. Je crois que les nouvelles générations devraient se souvenir de son importance. Voilà un nom de femme qu'il faut enseigner dans les écoles. Gisèle savait aussi clouer le bec à ses détracteurs, parce qu'elle avait beaucoup de talent et beaucoup de répartie. Elle était ferme sur les principes.

**Il n'y a que cinq femmes au Panthéon à ce jour : Simone Veil, Sophie Berthelot, Marie Curie, Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Germaine Tillion. Gisèle Halimi devrait-elle y entrer, selon vous ?**

A titre personnel, je ne suis pas fan du Panthéon, mais voilà quelque chose qui pourrait parfaitement y entrer : à la fois parce que c'est une grande républicaine, et aussi pour son combat pour les femmes et contre les injustices. Elle est entrée dans l'histoire. Elle a fait l'histoire.

Recueilli par VIRGINIE BALLEST





Avec Jean-Paul Sartre, devant le palais de justice de Paris, en 1970. PHOTO JACQUES CUINIÈRES, ROGER-VIOLETTE



Avec Simone de Beauvoir en 1974. PH. LEDRU, AKG

Suite de la page 2 un hommage à une femme dominante, Gisèle Halimi lance à l'impétrant de 24 ans : « C'est quand même très boulevardier tout ça... »

Tranchante et intransigeante, Gisèle Halimi l'a été très tôt, dès l'enfance et par nécessité, elle l'a raconté dans *Le Lait de l'orange* (1988) et *Fritna* (1999). A sa naissance, le 27 juillet 1927 à La Goulette en Tunisie, son père (garçon de courses chez un avocat) est si déçu d'avoir eu une fille qu'il met quinze jours à l'annoncer à ses amis. Zeïza Gisèle Elise Taïeb est avide de lecture, ses parents illettrés ne comprennent pas, ne visent pour elle qu'un mariage précoce. Pour avoir voix au chapitre, elle entame une grève de la faim. Rebelote à 13 ans, pour ne plus avoir à faire le lit de son frère. Elle contrarie aussi sa mère Fritna, juive orientale, en refusant d'embrasser la meouzoua avant de partir pour l'école, comme de coutume apposée à l'entrée du foyer. A 16 ans, c'est le mariage arrangé qu'elle refuse. Elle arrache en revanche l'autorisation d'étudier le droit à Paris, avant de revenir à Tunis où elle s'inscrit au barreau en 1949, année de son mariage avec Paul Halimi, administrateur civil au ministère français de l'Agriculture avec qui elle aura deux fils avant de divorcer, à une époque où c'était encore honteux. Elle s'installe définitivement à Paris en 1956.

#### SACRÉ TANDEM

De cette jeunesse émerge une femme qui a le combat chevillé au corps, la détestation de l'injustice viscérale. « Elle m'est physiquement intolérable », disait-elle souvent avant de dérouler la liste de ces injustices qui ont nourri ses haut-le-cœur : « Toute ma vie peut se résumer à ça. Tout a commencé par

*l'Arabe qu'on méprise, puis le Juif, puis le colonisé, puis la femme* », énumérait-elle au JDD en 1988.

L'Arabe et la femme : en 1961, l'avocate politique qui défend affaire après affaire les militants du FLN poursuivis par l'Etat français, s'engage avec force féminisme dans l'affaire Djamilia Bouchapa (*lire ci-contre*). Deux combats en un. L'avocate décide en effet de défendre la militante du FLN accusée de tentative d'attentat à Alger. Ses aveux, obtenus par le viol et la torture, lui valent la peine de mort – elle sera finalement amnistiée dans le cadre des accords d'Evian en 1962. Mais cette affaire au très fort écho médiatique est transformée par Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir (auteure

d'une tribune dans *le Monde*) en symbole des méthodes et exactions de l'armée française en Algérie. Halimi-Beauvoir, sacré tandem, complémentaire : l'avocate et la philosophe, la femme d'action qui mouille son chemisier dans les tribunaux et celle qui théorise publiquement dans la foulée un recueil de témoignages dédié à la militante algérienne. A compter des années 70 et de la vague féministe qui succède à Mai 68 – mouvement qui en a ulcéré plus d'une par sa misogynie –, elles vont se croiser. Autre lien : en 1961, Gisèle Halimi s'est mariée avec Claude Faux, également avocat et ex-secrétaire de Sartre.

En juillet 1971, un an après la naissance du Mouvement de libération

des femmes (MLF), cofondé par Antoinette Fouque, Gisèle Halimi (signataire en avril du fameux « Manifeste des 343 » qui revendiquent avoir avorté), lance le mouvement « Choisir la cause des femmes » aux côtés notamment de Simone de Beauvoir et de l'académicien Jean Rostand. La grande quête est alors d'obtenir le droit à disposer de son corps. Corollaire indispensable : obtenir l'abrogation de la loi « scélérates » de 1920 et la suppression de l'article 317 du code pénal qui réprimait l'avortement.

Le célèbre procès de Bobigny (qui s'est pourtant déroulé à huis clos) va devenir le fait d'armes de Gisèle Halimi. Sa bataille. Sa victoire. La pierre fondatrice de la loi sur l'IVG portée par Simone Veil et adoptée en 1974. Les faits : violée par un garçon de son lycée à l'automne 1971, Marie-Claire Chevalier, 16 ans, est enceinte. Elle refuse de garder l'enfant et demande à sa mère Michèle de l'aider à avorter. La mère de la jeune fille et deux de ses collègues de la RATP l'aident à trouver une avortueuse.

En octobre 1972, Gisèle Halimi se lance dans la défense de Marie-Claire, poursuivie pour cet avortement. Militante tenace et tacticienne, l'avocate décide de transformer ce procès en celui de l'interdiction d'avorter. Et d'ériger le tribunal de Bobigny en tribune contre la « loi scélérates », comme l'explique le *Dictionnaire des féministes* (PUF) dirigé par Christine Bard. Si le procès de Marie-Claire se déroule à huis clos, celui de sa mère et de ses deux co-inculpées est public. Habile, l'avocate fait défiler à la barre des prestigieux témoins du monde littéraire et scientifique qui condamnent la loi existante et, coup de maître, un professeur de médecine, père de six enfants et fervent

catholique, qui affirme qu'il aurait aidé la jeune Marie-Claire si elle l'avait sollicité. Verdict : elle est relaxée, l'avortueuse condamnée à un an de prison avec sursis, la mère à une amende avec sursis. A l'occasion de ce procès emblématique, le grand public découvre Gisèle Halimi et son allure toujours impeccable, ses plaidoiries conduites avec un grand aplomb, sans jamais virer à la prétendue hystérie alors copieusement associée aux féministes. Halimi devient un nom. Et le symbole d'un combat pour les droits humains, des femmes en particulier.

#### TABOU DU VIOL

Après Bobigny, on la retrouve au tribunal d'Aix-en-Provence : durant l'été 1974, deux jeunes touristes belges ont été violées par trois hommes alors qu'elles faisaient du camping dans une calanque de Marseille. L'agression a été requalifiée en « coups et blessures ». Les deux jeunes femmes font appel à la désormais célèbre avocate. Au terme du procès en 1978, les trois violeurs écoperont de quatre à six ans de prison. Gisèle Halimi, rappelle le *Dictionnaire des féministes*, a refait le coup des grands témoins et « réussi à mettre la question du viol au centre des débats publics ». Ses coups de boutoir ébranlent le tabou du viol, ce crime qu'on ne veut pas voir. Et que la loi mineure en résumant le viol à un « coït vaginal abouti » (quid de la sodomie, quid des fellations forcées ?, etc.). Deux ans après le procès d'Aix, la loi du 23 décembre 1980 sera nettement plus sévère et exhaustive. Années 80 : le combat féministe, qui a engrangé de belles victoires, s'essouffle. Halimi, combattante du remboursement de l'IVG, obtenu en 1982, monte en première ligne pour s'inquiéter de la fermeture de

#### CAROLINE MÉCARY, AVOCATE «ELLE ÉTAIT LA PLUS GRANDE SOPRANO DU BARREAU»

« On parle toujours des ténors du barreau en oubliant les femmes. Eh bien la mort de Gisèle Halimi, c'est la disparition de la plus grande soprano du barreau. Elle a très longtemps été le seul modèle de la profession pour les femmes. Dans les années 70, c'est la seule femme avocate visible dans un univers masculin et à laquelle une jeune fille peut s'identifier et se dire : « Je ferai comme elle, je serai Gisèle Halimi. »

« Elle fait très tôt preuve d'une grande ténacité, qui lui permet de contourner les obstacles. Il faut toujours rappeler comment naissent les vocations : la sienne commence dans sa famille traditionnelle en Tunisie, où sa mère lui impose de faire le lit de son frère. Son premier acte de rébellion est une grève de la faim à l'âge de 13 ans pour contester l'ordre de sa mère. Gisèle Halimi, c'est une conscience très jeune de l'injustice et de l'arbitraire qui peut frapper les femmes. C'est cette conscience aiguë qu'elle a su sublimer en tant qu'avocate en défendant les Algériens, puis sur la question de l'émancipation. Sa signature du Manifeste de 343 femmes, dans le *Nouvel Obs*, est un acte de courage : à l'époque, l'avortement est un délit et ça peut lui faire perdre sa robe. Que ce soit sur la contraception, l'IVG ou la redéfinition de ce qu'est le viol, elle n'a jamais cessé d'utiliser le droit comme un outil pour combattre l'injustice et acquérir l'égalité. De par son parcours, elle a montré qu'il n'y a pas de fatalisme. »

Recueilli par SIMON BLIN





Réunion de Choisir, à Paris (1978). J. NIEPCE, ROGER-VIOLLET



Sur un marché parisien, en 1978, durant la campagne du Programme commun des femmes. JANINE NIEPCE, ROGER-VIOLLET

plusieurs centres d'IVG en région parisienne. Sans lâcher la cause des femmes, elle décide de goûter à la politique. Petite-fille d'un militant communiste, l'avocate est «naturellement» de gauche. Mais «la politique n'a pas voulu de moi, et je le lui rendais bien», explique-t-elle en 2011 sur France Culture, revenant sur sa courte carrière en politique, un monde «trop masculin». «La vraie politique, c'est le féminisme», conclut celle qui s'y reprendra pourtant à trois fois pour devenir députée.

En 1981, Mitterrand l'envoie en Isère. Tout le gouvernement défile pour la soutenir, les militants regardent de haut cette Parisienne parachutée dans un bastion rural. La foire agricole de Beaucroissant et ses tresses d'ail au cou des élus, c'est nouveau (et désagréable) pour elle. «Il y avait un certain décalage, se souvient l'ex-députée PS de l'Isère Geneviève Fioraso. Mais elle était très appliquée et cela tire toujours un territoire vers le haut d'être représenté par une telle figure intellectuelle.» Gisèle Halimi écrit alors au maire de Grenoble, Hubert Dubedout, à la recherche de conseils et d'un assistant parlementaire, cet «oiseau rare», dit-elle. Elle en usera une demi-douzaine en trois ans de mandat. Dès la fin 1981, elle défend la proposition de loi dépénalisant l'homosexualité et fait voter en 1982 le quota de femmes aux élections, qui sera retoqué par le Conseil constitutionnel.

Déçue par Mitterrand, Halimi rejoint Jean-Pierre Chevènement, à qui elle imposera le principe d'une liste entièrement paritaire pour les européennes de 1994. Il faudra attendre l'an 2000 pour avoir une vraie loi sur la parité aux législatives. Qui fissure enfin ce monde politique qu'elle qualifiait de «bas-tion de la misogynie». ◆

## Affaire Djamila Boupacha: le tournant d'une vie

**Gisèle Halimi a défendu en 1960 la jeune femme, militante du FLN algérien arrêtée pour tentative d'attentat puis torturée et violée par des militaires français.**

C'était le temps des massacres et des déchirures en Algérie. On ne parlait alors que d'«événements». Les affrontements entre les indépendantistes algériens et l'armée française étaient pourtant déjà bien nourris et la torture pratiquée depuis plusieurs années. Gisèle Halimi, née en Tunisie en 1927, est avocate et engagée dans la cause indépendantiste et la défense des colonisés depuis ses études de droit et son admission au barreau de Tunis, puis de Paris. En février-mars 1958, dans un climat d'une extrême tension et de menaces, elle a défendu avec Léo Matarasso 44 Algériens poursuivis pour l'attaque d'El-Halia durant laquelle 35 civils européens ont été massacrés en août 1955 dans le Constantinois. Les avocats démontrent l'instruction à charge, les trucages du dossier, la négation des droits de la défense et révèlent les supplices des accusés durant les interrogatoires. «Nous étions les avocats des tueurs, nous avions capitalisé une haine que nous n'avions jamais rencontrée auparavant en Algérie», racontait-elle au quotidien *El Watan* en 2001. Ils parviennent à éviter la peine de mort à leurs clients.

«Bouleversée», Gisèle Halimi a eu moins de chance quelques mois plus tôt avec Badèche Benhamdi, guillotiné – après avoir été torturé dans la sinistre villa Sésini sur les hauteurs d'Alger – pour le meurtre d'Amédée Froger, le maire de Boufarik. Mais une autre rencontre va mar-

quer un tournant dans la carrière de Gisèle Halimi et dans le regard porté sur ces «événements» et la torture en Algérie. Le 17 mai 1960, l'avocate du barreau de Paris s'assied face à Djamila Boupacha. Jeune dactylo, cette militante du FLN a été arrêtée trois mois plus tôt, après avoir déposé une bombe – qui a été désamorcée à temps – dans la brasserie des facultés d'Alger. Djamila Boupacha raconte l'électricité, les brûlures, les coups de poing et le viol commis par les militaires français au centre de police de Hussein-Dey.

«La première fois que je la vois, je vois les trous de cigarettes dans les seins, je vois dans le parloir de Barberousse à Alger les traces de liens sur ses poignets, je vois qu'elle a une côte cassée, elle peut à peine parler. J'ai dû lui apparaître comme quelqu'un de tellement bouleversée que j'en devenais proche», disait Gisèle Halimi à l'historienne Vanessa Codaccioni en 2008. L'affaire est exceptionnelle. Car la jeune militante du FLN et l'avocate ont beaucoup en commun. «Elle représentait toutes les causes que je défendais à la fois, expliquait Gisèle Halimi en 2008. L'intégrité du corps de la femme, son respect, son indépendance, son autonomie, son engagement politique et la cause de l'indépendance.»

C'est la première fois que l'avocate défend une militante algérienne. Surtout, jamais jusqu'alors le viol n'avait été autant médiatisé. Brisant plus d'un tabou dans la France et l'Algérie patriarcales et en guerre d'une IV<sup>e</sup> République à l'agonie, Djamila Boupacha accepte de dire que les militaires français lui ont infligé le supplice de la bouteille: l'introduction dans le vagin d'un goulot de bouteille. Nommer les choses, y compris cliniquement, sans détour ni provocation, pour éviter la peine de mort, faire reconnaître que les aveux ont été recueillis sous la torture et faire condamner les respon-

sables. Gisèle Halimi se lance dans une bataille de procédures, fait citer à la barre des gynécologues – qui fréquentaient alors peu les prétoires –, dépose plainte contre le commandant des forces armées en Algérie, Charles Ailleret et contre Pierre Messmer, alors ministre des Armées. En frappant haut, en visant tous azimuts, en communiquant largement, l'avocate fait grand bruit. «Elle fait du droit une arme politique au service d'une cause qui se caractérise ici par la superposition d'une défense juridique et d'un engagement anticolonialiste», écrivait Vanessa Codaccioni en 2010 dans la revue *Nouvelles Questions féministes*.

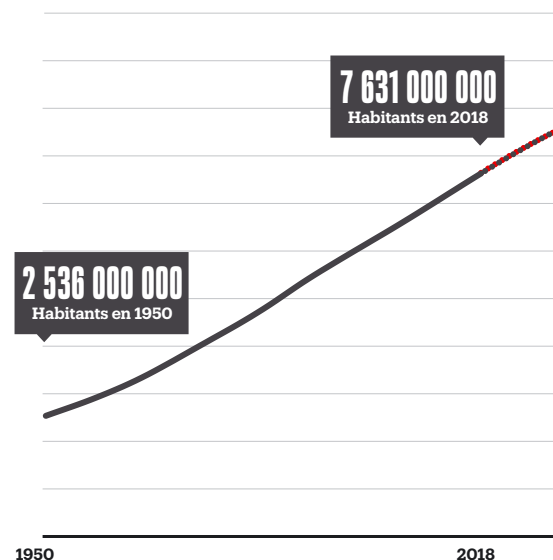
**Raison d'Etat.** Elle multiplie les courriers, les rencontres. Fonde un comité de soutien. Se lie avec Simone de Beauvoir avec laquelle elle signe un livre sur l'affaire publié en 1962 chez Gallimard, qui revient sur les violences sexuelles, la raison d'Etat. «Il y a une réflexion à faire là-dessus [la torture, ndlr], disait-elle à *El Watan* en 2001 après les déclarations du général Aussaresses sur les exactions de l'armée française en Algérie. [...] On ne peut pas simplement dénoncer les tortures et imputer cela aux militaires. Ils ont été les exécutants d'une politique, celle des pouvoirs spéciaux votés en 1956 par la droite et la gauche confondues.» Militante anticolonialiste, Gisèle Halimi a également siégé au tribunal Russell, une initiative privée lancée par les philosophes Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre pour enquêter sur les exactions des forces armées américaines au Vietnam dans les années 60. Engagée auprès des Palestiniens, elle faisait partie du groupe d'avocats chargé de défendre le leader du Fatah, Marwan Barghouti. Un combat représentatif d'une vie contre l'arbitraire, la raison d'Etat et la torture.

ARNAUD VAULERIN

# DÉMOGRAPHIE MONDIALE

## Faut-il s'attendre au pic ?

La population mondiale d'ici à 2100  
En milliards d'habitants



A rebours des prédictions de l'ONU, une étude du «Lancet» prévoit une baisse de la démographie mondiale à partir de 2064 due au vieillissement de la population et à la chute de la fécondité.

Par  
**LÉA MASSEGUIN**  
Infographie **JULIEN GUILLOT**

Se dirige-t-on vers un déclin de la population mondiale ? Alors que les scénarios les plus apocalyptiques tablent sur une inexorable explosion démographique, une récente étude publiée dans la revue médicale *The Lancet* prédit une baisse de la population mondiale dès la seconde moitié de notre siècle. Selon les chercheurs de l'Institut for Health Metrics and Evaluation (IHME), organisme financé par la fondation Bill-et-Melinda-Gates, la population va atteindre son «pic» en 2064, avec 9,7 milliards d'habitants, avant de décliner pour retomber à 8,8 milliards en 2100. Bien en deçà des chiffres de l'ONU, dont les estimations approchent 11 milliards à la fin du siècle. Selon l'étude de l'IHME, une telle différence s'explique par une chute de la fécondité due à l'amélioration de l'accès à la contraception et l'éducation des filles et des femmes. Ainsi, 94 % des 195 pays étudiés enregistreraient un nombre de naissances par femme bien inférieur (1,66) au «seuil de renouvellement» des générations, estimé aujourd'hui à 2,1 pour qu'une population donnée conserve le même effectif en l'absence de toute migration. En Europe et en Asie, la population d'au

moins 23 pays, dont le Japon, l'Espagne, la Thaïlande ou le Portugal, pourrait diminuer de plus de la moitié. Celle de la France (environ 67 millions d'habitants) devrait pour sa part rester stable. A l'inverse, l'Afrique subsaharienne pourrait voir sa population tripler.

### «BOULEVERSEMENT»

Ces nouvelles prédictions viennent appuyer la thèse de deux journalistes canadiens, dont l'ouvrage *Empty Planet* («Planète vide») avait défrayé la chronique lors de sa publication en février 2019. «Dans une trentaine d'années, la population mondiale commencera à décliner. Une fois que le déclin aura commencé, il ne s'arrêtera plus», écrivaient John Ibbittson et Darrell Bricker. «Il va même s'accélérer et aucun pays ne pourra faire machine arrière», assure même ce dernier à Libération. Une bonne nouvelle pour l'humanité ? «Ce n'est pas une bonne chose, ce n'est pas une mauvaise chose. Mais c'est un bouleversement sans précédent auquel le monde doit être préparé», insiste le directeur général d'Ipsos Public Affairs. Une hypothèse qui remet sur la table le débat complexe et ancien des projections démographiques. Difficile de savoir à quoi ressemblera le monde dans huit décennies. «Tous les calculs sont à considérer avec précaution sur une période aussi lon-

gue. Seules les projections à l'échelle d'une génération, c'est-à-dire jusqu'en 2050, sont solides. La majorité des humains qui vivront à cette date sont en effet déjà nés et on peut estimer la part de ceux qui ne seront plus sur Terre», rappelle Gilles Pison, professeur au Muséum national d'histoire naturelle, chercheur associé à l'Institut national d'études démographiques et auteur de l'*Atlas de la population mondiale*.

Une chose est certaine : l'humanité n'échappera pas à un surcroît de 2 milliards d'habitants dans trente ans. Et ce, même si le taux de fécondité continue à baisser à l'échelle mondiale (2,4 enfants par femme aujourd'hui, contre 5 en 1950). On parle alors d'inertie démographique. Concrètement, cela signifie que dans la structure par âge de la population mondiale, la part des jeunes est relativement importante. Et celle des femmes en âge d'avoir des enfants reste tellement importante que, même si chacune d'entre elles a environ 2 enfants, le nombre total de naissances reste supérieur au nombre de décès. Pour autant, si cet excédent naturel permet à la population de s'accroître à un rythme rapide (environ 1 % par an), la croissance démographique est en décélération depuis soixante ans. «Et elle va continuer à ralentir», note Gilles Pison. La

transition démographique [qui voit la mortalité et la natalité baisser toutes les deux, ndlr] commencée il y a plus de deux siècles est en train de s'achever, avec l'allongement de l'espérance de vie et des familles de plus en plus petites. Personne toutefois ne sait si le pic démographique aura lieu au XXI<sup>e</sup> ou au XXII<sup>e</sup> siècle, ni ce qui adviendra de cette courbe à ce moment-là.»

### FACTEURS SOCIAUX

Une fois le «pic» atteint, deux scénarios s'offriront à l'humanité. Le premier, pessimiste, verrait le modèle de familles de petite taille – qui existe déjà au Japon, en Corée du Sud, en Espagne, en Italie ou en Grèce – devenir dominant de façon durable à l'échelle planétaire. On observera alors une baisse de la population mondiale qui, dans le pire des scénarios, aboutirait à une disparition de l'espèce humaine, faute de naissances, selon Gilles Pison. «Cela pourra prendre des siècles... Car il reste encore beaucoup de monde sur Terre !» précise-t-il. Rien ne dit toutefois que l'on s'oriente vers un modèle familial universel, en particulier pour certains pays asiatiques et latino-américains qui n'ont pas terminé leur baisse de fécondité. «Le nombre d'enfants par femme pourrait se stabiliser autour de 2 [proche du seuil de renouvellement des générations de 2,1, ndlr]. Il n'est d'ailleurs pas totalement exclu que la courbe reparte à la hausse, même si les taux ne seront jamais aussi hauts que dans le passé», relève le spécialiste. La France, en tête des taux de fécondité en Europe, a en effet vu son indicateur remonter à la hausse entre 1993 (1,66) et 2010 (2,02) avant de diminuer pour se stabiliser en 2019 (1,84). C'est beaucoup plus que ses voisins européens : l'Italie, l'Espagne ou Chypre enregistrent par exemple un taux de 1,3 enfant par femme.

A l'inverse, l'un des grands changements à venir est le fort accroissement de la population de l'Afrique, qui pourrait compter à elle seule 2,5 milliards de personnes en 2050, «malgré plusieurs incertitudes concernant les projections liées au taux de fécondité», selon les projections des Nations unies. Même si la fécondité reste forte sur le continent africain, les femmes

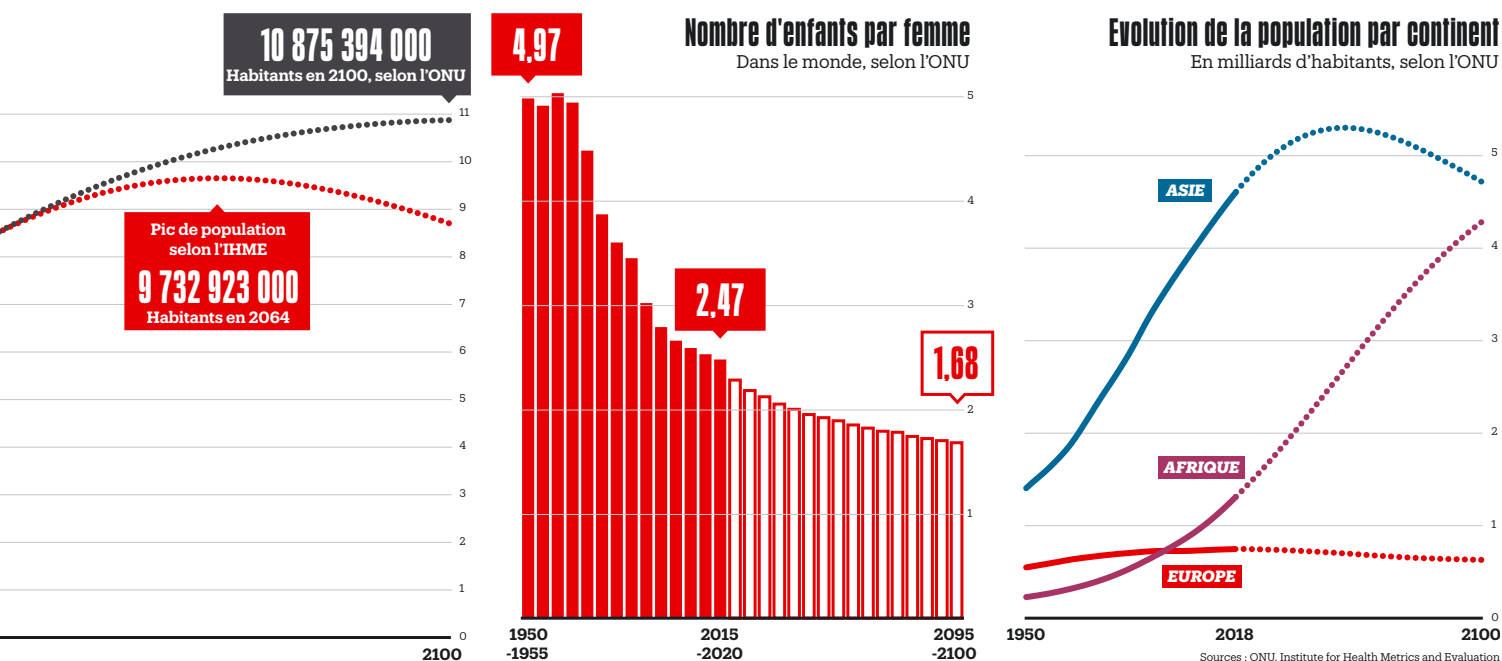


La population d'un pays comme le

«Les calculs sont à considérer avec précaution. Seules les projections à l'échelle d'une génération sont solides.»

Gilles Pison  
professeur au Muséum national d'histoire naturelle





font, comme dans le reste du monde, de moins en moins d'enfants : 6,7 enfants par femme en 1960, 4,3 en 2020 et 2,1 en 2100, selon les estimations de l'ONU. Là encore, difficile de prévoir combien d'Africains vivront sur Terre à cette date tant le modèle de développement démographique du continent ne correspond à aucun de connu. Si l'étude de l'IHME prédit pour l'Afri-

que un déclin beaucoup plus rapide de la fécondité, Jacques Véron, directeur de recherche émérite à l'Ined et auteur de l'ouvrage *Faut-il avoir peur de la population mondiale ?*, rappelle que d'autres facteurs sociaux sont à prendre en compte : « Toutes les sociétés ne sont pas ouvertes à l'accès à la contraception. Les questions de l'autonomisation des femmes et du patriar-

cat doivent également être soulignées, rappelle le démographe. En Inde, ce n'est pas l'amélioration de l'accès aux moyens contraceptifs par l'Etat qui a permis de ralentir la croissance de la population, mais bien d'autres facteurs socio-économiques. On a observé de nombreux foyers de résistance dans des zones rurales et reculées au nord du pays. »

Tout comme « l'explosion démographique », le déclin de la population mondiale ne semble donc pas pour demain. « La population peut diminuer à terme. Néanmoins, la baisse de la fécondité ne sera pas aussi rapide pour qu'un déclin ait lieu à partir de 2064, comme le suppose l'étude de l'IHME », nuance Jacques Véron, qui ne croit pas à une « vision catastrophique ni dans un sens ni dans l'autre ». En attendant, l'évolution démographique reste une source d'inquiétudes dont la communauté internationale devra se saisir. Ainsi, la croissance de la population mondiale est régulièrement « accusée » de contribuer à la destruction de la planète. En 2019, l'ensemble des ressources que la terre peut produire en une année a été utilisé en seulement sept mois. Ce « dépassement » est acté lorsque la pression humaine excède les capacités de régénération des écosystèmes naturels. Et cette échéance ne cesse de reculer, même si cette année le « jour du dépassement », fixé au 22 août, a reculé de trois semaines en raison du Covid.

#### «DÉSACCORD»

Le déclin de la population serait-il alors une bonne nouvelle dans la lutte contre le réchauffement climatique et la disponibilité des ressources naturelles ? Rien n'est moins sûr. Il n'existe en effet aucun consensus scientifique sur la nature et le sens des relations entre population, environnement et développement. « Le désaccord porte sur la responsabilité de la croissance démographique dans les changements environnementaux observés depuis plusieurs années », rappelle Jacques Véron dans son ouvrage. Près de cinquante ans après la publication du rapport *Les Limites à la croissance (dans un monde fini)* du Club de Rome, les scientifiques, économistes et intellectuels continuent de s'opposer sur la question. « Pour certains, le problème de la

population s'effacerait complètement derrière celui du mode de vie. Beaucoup plus que de chercher à ralentir à tout prix la croissance, ne serait-il pas plus important de lutter contre le gaspillage alimentaire et la consommation de viande ? » s'interroge encore le démographe. Une analyse que rejoint Gilles Pison : « La vraie question, celle dont dépend la survie de l'espèce humaine à terme, est finalement moins celle du nombre que celle des modes de vie. »

La hausse du nombre d'habitants dans certaines parties du monde pourrait par ailleurs induire une possible redistribution des cartes économiques et géopolitiques, bien que la puissance d'un Etat ne se réduise pas à la taille de sa population : « La population africaine peut être nombreuse sans être forcément dominante si les activités économiques ne sont pas entre ses mains. A long terme, nous assisterons néanmoins à des recompositions », explique Jacques Véron. En fine, l'humanité devra faire face à plusieurs défis. Il lui faudra, par exemple, relever celui d'une population mondiale qui, sous l'effet de la baisse de la natalité et de l'allongement de l'espérance de vie, connaît un vieillissement rapide.

Ainsi, la part des plus de 65 ans dans le monde devrait passer de 9,3% à 15,9% de la population d'ici à 2050, selon les projections de l'ONU. Et aucune région ne devrait être épargnée par ce phénomène, qui pèsera aussi bien sur le niveau de production que sur la structure des emplois. Depuis quelques jours, l'Italie compte d'ailleurs plus de retraités que de travailleurs, d'après un récent rapport de la Confédération générale de l'artisanat italien. Pour faire face à ce vieillissement de la population, nombre d'Etats pourraient envisager deux solutions : augmenter le taux d'emploi et/ou recourir à l'immigration... Tout un programme. ◀



Japon pourrait diminuer de plus de la moitié d'ici à 2100. PHOTO MAT JACOB. TENDANCE FLOUE



# «Bibi a tout fait pour déchirer



Les manifestants réunis samedi devant la propriété du Premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, sont visés par un canon à eau. «Regardez comment la police traite les



# la société»

Général retraité, Amir Haskel a longtemps mené seul sa croisade contre le Premier ministre israélien. Arrêté fin juin, il est devenu le chantre du mouvement anticorruption qui bouscule Nétanyahou.

Recueilli par  
**GUILLAUME GENDRON**  
Photo **OLIVIER FITOUSSI**  
**FLASH90. RÉA**

**S**on combat fut longtemps solitaire. Silhouette sèche et crâne lisse de bonze, le physique même de ce général de réserve sexagénaire incarne une forme d'ascétisme buté. Leader du mouvement des «Drapeaux noirs», un symbole choisi pour mettre en garde contre «la mort de la démocratie», Amir Haskel est l'inattendu visage de la vague de protestation anti-Nétanyahou de ces dernières semaines. Son happening solo devant la résidence du Premier ministre est devenu un mouvement jeune et festif, grossissant à vue d'œil au fil des manifestations quasi quotidiennes contre l'indéboulonnable «Bibi», à qui les milliers de manifestants reprochent autant les casseroles que la gestion erratique de la crise sanitaire, et même les velléités d'annexion en Cisjordanie en pleine pandémie. Pour Nétanyahou, il ne s'agit là que d'un épiphénomène exagéré par la «propagande bolchevique» des médias, mené par des «anarchistes» cherchant à plonger le pays dans «la violence et le vandalisme», bien qu'aucune dégradation n'ait été constatée. Peu échaudé par ces qualificatifs et plus déterminé que jamais, Amir Haskel explique les raisons de son engagement contre la corruption.

**En tant qu'initiateur du mouvement, pouvez-vous en raconter le point de départ ?**

Je ne me considère pas comme le meneur des manifestations actuelles. Le leader, c'est le peuple ! Le peuple d'Israël qui se révolte contre Benyamin Nétanyahou et la situation actuelle. Pour ma part, j'ai commencé mon chemin il y a bien plus longtemps. C'était il y a quatre ans, en me tenant debout (au sens propre du terme, *ndlr*), souvent seul, contre la corruption. Je me postais à des carrefours routiers, sur les grandes places. Et puis, il y a quelques mois, après la dernière élection, j'ai décidé de m'installer près de la résidence du Premier ministre et d'y rester. Je campe là, je mange là. Avec mon petit groupe, on y est vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et désormais, plusieurs soirs par semaine, les manifestants nous rejoignent.

**Que réclamez-vous ?**

Le départ de Nétanyahou. Il n'y a pas de compromis possible. Il est au pouvoir depuis onze ans, ça suffit. J'en ai assez, et visiblement, je ne suis pas le seul. Mes griefs sont multiples. En premier lieu, il y a le fait qu'avec sa politique de «non-résolution» du conflit, «Bibi» nous mène droit vers un Etat binational et la fin du rêve sioniste d'un Etat juif et démocratique. Deuxièmement, durant toutes ses années au pouvoir, il a tout fait pour déchirer la société et monter les Israéliens les uns contre les autres. Et une société aussi divisée n'a aucun futur. Troisièmement, il travaille activement à éroder les principes de la démocratie israélienne. Dernier point : la

corruption, évidemment. Benyamin Nétanyahou est actuellement en procès pour versement de pots-de-vin, fraude et abus de confiance. [A partir de décembre], il devra se rendre au tribunal trois fois par semaine. C'est impensable ! Un homme accusé de crimes aussi graves ne peut rester Premier ministre. Notre lutte est une lutte éthique.

**Il y a quelques semaines, vous vous désoliez de l'apathie de la jeunesse israélienne. Une partie semble vous avoir rejoint aujourd'hui...**

J'en suis heureux. Mais je note qu'ils sont là avant tout à cause de la crise du coronavirus. Soyons honnêtes : ils sont coincés en Israël ! D'ordinaire, à ce moment de l'année, ils voyagent en Inde ou en Amérique du Sud. Là, ils sont bloqués et, en plus, ils n'ont plus de travail. J'ai entendu à la radio que près de 60 % des moins de 25 ans sont aujourd'hui sans emploi. Certains doivent même revenir chez leurs parents car ils ne peuvent plus payer leur loyer. Dans le même temps, ils voient ce gouvernement honteusement boursouflé, avec ses 52 ministres [et secrétaires d'Etat] !

**De nombreuses critiques se portent sur la police. Yaïr Lapid, le chef de l'opposition à la Knesset, appelle à la démission d'Amir Ohana, ministre de la Sécurité, qu'il accuse de faire usage d'une force excessive pour décourager la mobilisation. Partagez-vous cette revendication ?**

Je suis d'accord : il doit partir. Regardez comment la police traite les jeunes, soir après soir, il y a un usage exagéré de la force, c'est évident. La foule n'est pas violente. Après, si certains refusent de partir et font du bruit après la fin officielle de la manifestation, on peut leur mettre des amendes. Pourquoi utiliser systématiquement, et sans attendre, les canons à eau

contre eux ?

**Diriez-vous, comme certains activistes l'affirment, que la police israélienne est devenue une police politique au service du Premier ministre plutôt que du maintien de l'ordre ?**

Quand j'ai été arrêté fin juin, on ne m'a donné aucune raison. Ce n'est qu'ensuite que

j'ai entendu le chef de la police [de Jérusalem] annoncer que j'avais violé les règles encadrant le déroulement légal des manifestations [Haskel était accusé d'avoir appelé à bloquer la circulation]. Lors de mon interrogatoire, tout ce dont il a été question était de me libérer sous caution, à condition que je signe une injonction m'interdisant de mettre les pieds à Jérusalem pendant cinquante jours. J'ai refusé et j'ai passé le week-end en cellule, avec deux camarades. Dès que nous avons été présentés à un juge, celui-ci a ordonné notre libération immédiate. Cet épisode a été l'étincelle qui a fait sortir beaucoup de gens de chez eux.

**Quel futur pour la mobilisation ?**

Les manifestations grossissent chaque week-end mais nous sommes encore loin du compte. Il faut plus de gens dans la rue. Pour ma part, je vais rester debout là où je suis, c'est-à-dire devant la résidence du Premier ministre, aussi longtemps que mes jambes pourront me porter. J'espère que Nétanyahou démissionnera d'ici là. Vous savez, j'ai 66 ans, et ce que je fais, c'est pour mes enfants, mes petits-enfants, l'avenir d'Israël. Je suis un soldat. Pour moi, c'est une guerre de plus, mais citoyenne celle-là. ♦



**INTERVIEW**



jeunes, soir après soir, il y a un usage exagéré de la force», s'indigne l'ex-général Amir Haskel.



Par  
**SYLVAIN CHAZOT**

**L**e 15 septembre 2017. L'automne approche mais à Nîmes, l'été travaille encore un peu. La préfecture du Gard est en fête : c'est la feria des vendanges. Toute la jeunesse du coin s'est donné rendez-vous. Gouttes de sangria sur pierres romaines : les rues sont en ébullition et, aux abords des arènes, l'alcool coule à flots. Etudiante à Montpellier, Lucie (1) est venue avec son petit copain et une amie, Emma (1). Encartée à l'UNI, syndicat étudiant de droite, et aux Jeunes Républicains de l'Hérault, Lucie, 21 ans, a été invitée à la soirée organisée par Aurane Reihanian, le président des «Jeunes avec Wauquiez», rassemblement créé à l'occasion de la campagne pour la présidence du parti Les Républicains. Ce soir-là, outre les vendanges, on fête le lancement de la section gardoise du mouvement. La

Noche, bar situé en plein centre historique, a été en partie privatisé pour l'occasion.

Une trentaine de jeunes gens s'amuse. On aperçoit Anthony Chaze, référent des Jeunes Républicains du Gard. Et un visage qui, dans les mois à venir, acquerra une petite notoriété : celui, émacié, d'Erik Tegnér. La soirée débute. L'ambiance est bonne. Aurane Reihanian, 24 ans à l'époque, est vêtue comme souvent d'une marinière. Il boit. Il sourit. Il fait des selfies. Dans sa veste jaune, cheveux blonds, Lucie rayonne. La soirée s'y prête. Elle n'est ici qu'avec des gens liés de près ou de loin à son parti. Elle se sent en confiance.

### «Je l'ai frappé et il m'a lâchée»

Le temps avance. Très vite, une autre soirée s'organise. Aurane Reihanian, Erik Tegnér et Alexis, un jeune militant LR du Var proche de Tegnér, proposent à Lucie et Emma de poursuivre la fête ailleurs. Ça

tombe bien, Alexis a loué, non loin de là, un petit appartement sur Airbnb. Lucie hésite puis se laisse entraîner. «J'avais bu un verre ou deux, Emma avait beaucoup plus bu. J'ai voulu l'accompagner, la chaperonner», raconte la jeune femme à Libé, qui a retracé depuis plusieurs mois le déroulement de cette soirée. Les cinq quittent alors le bar et marchent dans la nuit. Le ton change, Aurane Reihanian se fait pressant. Ses gestes à l'égard de Lucie sont de plus en plus déplacés. «Puis, d'un coup, il m'a collée contre un mur, il m'a embrassée de force et il m'a mis une main aux fesses, se souvient-elle. Je l'ai repoussé et je lui ai dit : "Mais qu'est-ce que tu fais ?"» «Tout le monde était très alcoolisé et, dans la rue, il a eu des gestes bizarres avec Lucie», confirme Emma. La fête est finie mais personne ne le sait encore. Car tout s'aggrave dans le petit F2 de location. «Les toilettes sont dans la chambre, poursuit Lucie. Je dois y aller. Lorsque j'en sors,

Aurane est sur le lit et me demande de venir voir un truc. Je m'approche. Il m'agrippe le poignet, me serre fort. Puis il me dit : "Toi, je vais te violer." J'ai attrapé le premier truc qui m'est tombé sous la main. C'était une ceinture. Je l'ai frappé et il m'a lâchée.» Elle se lève, récupère ses affaires et quitte les lieux. «Lucie était en pleurs et très énervée, mais sur le moment personne n'a réagi», ajoute Emma, que Libé a pu interroger par téléphone.

Trois ans après les faits, assis à la terrasse d'un café parisien début juillet, Erik Tegnér décrit, à quelques détails près, la même scène. «Il y a eu un pétage de plombs et Lucie est partie en courant», raconte-t-il, tendu. Il dépeint la soirée nîmoise puis, sans faire attention, frappe son verre de Coca qui tombe sur la table. Il s'excuse : «C'est un sujet qui me touche. J'ai beaucoup d'amis qui ont été victimes d'agression ou de viols...» Seul Alexis nuance ce récit, assurant que les mots «Toi, je vais te violer» n'ont pas été prononcés dans l'appartement mais dans la rue. «Elle s'est mise à pleurer. On n'a pas compris ce qu'il s'était passé. Il y a dû y avoir un petit mot sous l'effet de la boisson», décrit-il sèchement.

### «Il a essayé de me discréditer»

Tout le monde emboîte le pas de Lucie, sauf Aurane Reihanian, qui reste seul dans l'appartement. En bas, les quatre jeunes gens mettent les choses au clair. Lucie raconte la scène et explique pourquoi elle s'est enfuie, son agression, les mots prononcés, comment elle s'est débattue. Emma comprend enfin ce qu'il vient de se passer : «Je n'avais pas réalisé. Sur le moment, je n'avais pas vu ça comme une agression. Après coup, je sais que c'est exactement ce que Lucie a ressenti.» Lucie quitte le groupe et passe un coup de fil à son copain, qui la retrouve. De son côté, Aurane Reihanian nie tout en bloc. «Je suis innocent et ne suis en aucun cas l'auteur d'une quelconque infraction», assure-t-il dans un communiqué transmis lundi soir à Libé. L'homme dénonce des accusations «opportunistes». «Cette calomnie menée à mon encontre s'inscrit manifestement dans un objectif de déstabilisation politique, à l'approche de la rentrée des Jeunes Républicains», estime le militant de 27 ans. Sa ligne de défense est claire, confirmée par son avocat, M<sup>e</sup> Robin Binsard. Dans un communiqué distinct, il met en parallèle «cette dénonciation tardive de faits prétendument commis en septembre 2017 avec les échéances prochaines du calendrier politique des Jeunes Républicains».

Au sein du mouvement, justement, l'attitude d'Aurane Reihanian est souvent décrite comme toxique. «C'est un dragueur, rapporte un ancien camarade du parti. Il a toujours profité de son ascendant sur les personnes, et pas seulement dans les relations de séduction. Il est malsain. C'est quelqu'un de violent qui met une tension dans tous ses échanges. Il n'y a qu'à voir comment il est isolé aujourd'hui : il n'a aucun ami à LR et c'est normal, il les a tous butés.» Seul Alexis tente encore de minimi-

ser ce qui s'est passé dans sa location. «Quand Lucie nous a raconté ce qu'il lui était arrivé à 2h30 du matin, dans la rue, je suis tombé des nues. Pourquoi Aurane aurait fait ça ? Il a dû dire un truc à Lucie qui ne lui a pas plu. Ma théorie, c'est qu'elle était jalouse. A l'époque, Aurane était le premier de la classe : les militantes se l'arrachaient, raconte cet ancien membre des Jeunes Républicains. C'est vrai qu'il s'est fait un peu plaisir et il a eu pas mal de filles. Mais il en a aussi rendu quelques-unes jalouses. Je vois ça comme une maladresse. C'est quelqu'un de maladroit.» «Maladroit» face à Lucie qui, induit-il, ne serait qu'une jeune femme cherchant à laver l'affront d'avoir été éconduite. Dénî et inversion de la charge, une défense classique dans les cas d'agressions sexuelles.

Lucie décide de ne pas porter plainte : «Ça ne sert à rien s'il n'y a pas de preuve.» Mais pas question de se taire pour autant. Emma et elle vont parler de l'agression dans leur entourage étudiant et militant. Elles s'adressent notamment à l'un de leurs amis proches, Antoine Escanuela, président des Jeunes Républicains de l'Hérault. «Elles m'ont raconté ce qui s'était passé quelques jours après la feria. Je n'en ai pas tout de suite mesuré la gravité», regrette-t-il trois ans après, quand Libé l'interroge. «On a tenté d'en parler à d'autres, reprend Emma, mais personne n'en a tenu compte.» «Aurane a essayé de me discréditer, notamment auprès des Jeunes Républicains», ajoute Lucie, consciente du poids du protégé de Laurent Wauquiez dans le mouvement où elle milite.

Son histoire va se diffuser à LR au fil des mois. On s'en parle entre initiés. On se confirme, via ces événements, les mots dits au sujet d'Aurane Reihanian, sur sa nature, sa supposée violence. Mais rien n'éclate au grand jour. Arrive finalement décembre. Laurent Wauquiez est élu président de LR. En interne, cette victoire attendue annonce un autre scrutin : celui des Jeunes Républicains, dont Aurane Reihanian ambitionne de prendre la présidence. Pour certains, l'affaire de Nîmes prend des allures d'arme politique. «On était en pleine période d'élection, raconte un ancien opposant. Bien sûr qu'on a essayé de faire éclater l'histoire, de prévenir la direction.»

Une semaine avant le scrutin, début octobre 2018, son adversaire pour la présidence des Jeunes Républicains

**«C'est quelqu'un de violent qui met une tension dans tous ses échanges. Il n'y a qu'à voir comment il est isolé aujourd'hui : il n'a aucun ami à LR et c'est normal, il les a tous butés.»**

**Un ancien camarade à LR**

# «Toi, je vais te violer» : le président des Jeunes Républicains mis en cause par des militants

## ENQUÊTE

Selon des témoignages recueillis par «Libération», Aurane Reihanian aurait menacé et agressé sexuellement une militante en septembre 2017. Retour sur une soirée devenue «secret de polichinelle» au sein du mouvement de jeunesse de LR.





Aurane Reihanian et Laurent Wauquiez lors du campus des Jeunes Républicains à Pierre-Bénite (Métropole de Lyon), le 2 septembre 2017. PHOTO ALAIN GUILHOT. DIVERGENCE

cains, Charles-Henri Alloncle, organise un petit-déjeuner militant à Montpellier. La ville où Lucie étudie l'administration publique. A la fin de son intervention, elle va voir l'ambitieux ex-président des Jeunes avec Sarkozy. «Je ne savais pas qui c'était mais j'avais entendu parler de son histoire, raconte-t-il à Libé. Cette affaire, c'était comme une petite musique que tout le monde entendait au sein des Jeunes Républicains. Certains pensaient d'ailleurs qu'Aurane Reihanian ne pourrait jamais être élu à cause de ça, que la direction finirait par le lâcher à un moment ou à un autre.»

Au côté de Lucie, ce matin-là, se trouve Antoine Escanuela. Le président des Jeunes Républicains de l'Hérault assure Charles-Henri Alloncle de son soutien pour l'élec-

tion : «Il me raconte que les militants, chez eux, sont très remontés. Ils s'opposent à Aurane Reihanian à cause de ce qu'il s'est passé à Nîmes et m'assure qu'ils voteront pour moi.» L'information franchit les frontières du département. «Dans les semaines et mois suivants, j'ai constaté que des militants extérieurs étaient au courant», rapporte Escanuela, joint par téléphone. Le récit devient une histoire que l'on évoque entre militants. Un «secret de polichinelle», disent certains.

Mais ça ne change rien : le 13 octobre 2018, Aurane Reihanian est bien élu président des Jeunes Républicains. Le protégé de Wauquiez entend bouleverser les codes et redonner au mouvement ses lettres de noblesse. Peine perdue. Accusé d'avoir fraudé pour être élu, il voit sa légitimité contestée dès sa prise de fonctions.

Le souffle promis se fait attendre. «Il y a moins de 2000 adhérents désormais», avance Charles-Henri Alloncle, pas mécontent de pouvoir critiquer la présidence de son ancien adversaire.

### «J'ai couru dans la rue»

Après avoir circulé dans de multiples petits cercles, l'histoire de Lucie a trouvé un écho cette année. Fin juin, après le second tour des municipales, Escanuela a évoqué avec sa direction départementale la soirée de septembre 2017, la feria et les agissements d'Aurane Reihanian. Et est tombé des nues : «Ils étaient déjà au courant.» Ce qui n'avait pas empêché le parti de le désigner tête de liste à Bourg-en-Bresse (Ain).

Durant la campagne, une plainte pour agression sexuelle a été déposée à son encontre. Les faits ont un air de déjà-vu : la plaignante, 20 ans, relate une soirée se terminant mal, des attouchements, sa résistance. «Quand j'ai dit que je rentrais chez moi, il a proposé de me raccompagner. J'ai accepté [qu'il monte chez elle, ndlr] tout en lui disant que ça n'irait pas plus loin, racontait-elle fin février au Progrès. Je lui ai redit à plusieurs reprises que je ne voulais pas aller plus loin. J'ai pu m'échapper en le poussant fort avec mes jambes et j'ai couru dans la rue.» Le procureur de la République de l'Ain, Christophe Rode, avait alors ouvert une enquête préliminaire. Selon nos informations, cette enquête est toujours en cours. La défense du président des Jeunes Ré-

publicains ne varie pas. Peu après l'article du Progrès, Aurane Reihanian a estimé, là encore, que ces accusations n'avaient qu'un seul objectif : lui nuire politiquement. Il a par ailleurs saisi la justice pour «dénonciation calomnieuse». «S'il l'a fait, sa plainte n'a pas encore été transmise au parquet», explique à Libé le procureur de la République de l'Ain. Aujourd'hui, l'évocation de l'affaire de Bourg-en-Bresse fait vaciller Lucie. La distance, froide, avec laquelle elle parle de sa propre agression s'estompée. Elle fulmine : «Ce qui s'est passé à Bourg-en-Bresse ne m'étonne pas. Quand je vois qu'il menace de porter plainte contre la plaignante... Il serait bien dans la merde si on témoignait toutes.»

(1) Les prénoms ont été modifiés.



# 30€

au lieu de 96€

plus de 69% de réduction par rapport au tarif kiosque

## Offre spéciale été

**8 semaines soit 48 numéros**

**Abonnez-vous** 0155 56 71 40

papier + numérique de 9h à 18h, du lundi au vendredi



Frédéric Pelcener, ancien apiculteur et gardien du domaine de Nodris, à Vertheuil (Gironde), devant les champs qui accueilleront une ferme de 40 hectares d'ici à la fin de l'année.

# GIRONDE Un bouillon «agri-culturel» pour requinquer le Médoc

REPORTAGE

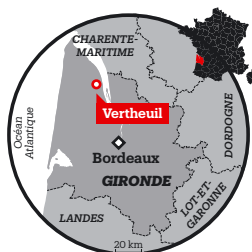
Par  
**ÉVA FONTENEAU**

Envoyée spéciale à Vertheuil (Gironde)  
Photos **ÉLIE MONFERRIER**

Quarante hectares de champs et de forêt. Près de 700 m<sup>2</sup> de bâtiments. Quand on arrive la première fois sur le domaine de Nodris, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Bordeaux, dans le village de Vertheuil (1300 habitants), il faut mettre les mains en visière sur le front pour en voir le bout. Cet immense terrain, le département de la Gironde en a fait l'acquisition en 2019, pour un montant d'1,6 million d'euros. Il ambitionne d'y développer un projet «agri-culturel» de grande envergure. *«Inédit en France»*, assure-t-on. Parmi les objectifs annoncés : la création d'une «ferme départementale biologique». D'ici à la fin de l'année, 8 hectares vont être mis à disposition d'agriculteurs qui souhaitent se lancer dans le maraîchage. Leur production devrait accroître l'autonomie alimentaire du département, en fournissant à terme des fruits et des légumes bio aux cuisines des cinq collèges du Médoc, à des Ehpad... ainsi qu'à la population locale, soit quelque 25 000 habitants, en comptant les communes avoisinantes.

«Cette réflexion n'est pas nouvelle. Nous l'avons engagée il y a déjà deux ans environ. Mais avec la création de cette ferme bio, nous franchissons une nouvelle étape, pointe Jean-Luc Gleyze, président du département de la Gironde. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'un département français se pose en maître d'ouvrage d'un projet agricole de cette ampleur. Avec les changements climatiques, il y avait une urgence à réagir vite. Nous voulons créer un modèle de production exemplaire du point de vue environnemental et social.» L'élu

Pour redynamiser le territoire, le département lance un projet inédit qui mixe agriculture et culture sur un terrain acquis l'an dernier. L'initiative vise à développer la production bio et les circuits courts, pour répondre à la demande des consommateurs et aux besoins en terres des agriculteurs.







le concède: la crise sanitaire a été «un vrai accélérateur». «On s'est très vite rendu compte de la nécessité de faire appel aux circuits courts pour garantir une forme d'autosuffisance alimentaire dans les territoires. Quand on ne peut plus se déplacer, on va dans l'agriculture de proximité.» En Gironde, durant le confinement, des drives fermiers s'étaient spontanément mis en place dans tout le département. «Y compris dans des secteurs ultra-ruraux», souligne Jean-Luc Gleyze. Tout à coup, beaucoup de gens ont découvert la production maraîchère à côté de chez eux alors qu'ils avaient le réflexe de la grande distribution. On sent bien qu'il y a une demande nouvelle et tout un travail de mise en réseau à faire.»

#### «L'ASSURANCE DE VIVRE DÉCEMMENT»

Le département est aussi parti d'un autre constat: en Gironde, il y a très peu de maraîchers et de terres libres. «On a des pins sur un tiers du territoire, beaucoup de vignes, c'est bien connu, et des habitations. Ça ne laisse pas grand-chose pour le maraîchage. Nous sommes déficitaires par rapport à des départements voisins, comme le Lot-et-Garonne, qui est excédentaire», indique Anne Hermann, conseillère départementale et responsable du projet. Elle en est convaincue: ces 8 hectares qui vont être mis à disposition, «c'est du pain bénit» pour les agriculteurs. Un appel à candidatures a été lancé jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre. A la clé: un bail environnemental d'une durée de neuf ans et un accès à diverses commodités, telles que l'eau et l'électricité. «Pour le loyer, on va se baser sur le barème administratif annuel discuté avec la profession. On prendra la fourchette basse, l'objectif n'est pas de gagner de l'argent», ajoute Anne Hermann. Elle martèle: «Les agriculteurs n'auront jamais ce type d'opportunité ailleurs. Je pense notamment

à un pépiniériste qui s'est installé dans le coin. Il a eu des difficultés à trouver un terrain et quand il s'est posé, il a dû tirer de l'eau sur plusieurs centaines de mètres. Ça lui a coûté une fortune.»

Selon les projets présentés, la surface pourra être morcelée en plusieurs lots et accueillera jusqu'à quatre maraîchers. Leur installation est prévue à la fin de l'année et les premiers fruits et légumes devraient être récoltés courant 2021. «Pour les agriculteurs, ce modèle inédit, c'est l'assurance de vivre décemment, de pouvoir écouler leur production localement, assure Dominique Fédieu, conseiller départemental associé au projet et maire de Cussac-Fort-Médoc, une commune de 2260 habitants, à quelques kilomètres de Vertheuil. Nous voulons, en quelque sorte, favoriser la reconquête agricole. C'est très rassurant pour eux d'avoir ce filet de sécurité. Beaucoup se cassent les dents financièrement les premières années.» Sur les trois dernières années, le département a accompagné entre 20 et 25 projets maraîchers par an. En moyenne, environ 30 % ont depuis arrêté leur activité.

Agent départemental et gardien des lieux, Frédéric Pelcener balaie du regard l'horizon, un énorme troussé de clés à la main: «Toute cette étendue, ça fait rêver. Les candidats se bousculent, il y a déjà eu une quarantaine de dossiers retirés. Pour donner un aperçu, une visite du domaine a été organisée le 8 juillet et une autre est prévue le 19 août.» Fanny Ledauphin et Florian Serreuilles, 27 et 30 ans, font partie des postulants. Le jeune couple, en reconversion professionnelle, rêve de poser ses valises dans le Médoc, avec un projet mûrement réfléchi. Fanny croise les doigts pour être retenue: «Mon compagnon est maraîcher, moi j'aimerais créer une chevrerie. Ça fait six mois qu'on cherche un terrain en Gironde. On fait chou blanc à chaque fois. Soit le terrain est nu et ça coûte beaucoup trop cher de faire installer l'eau et l'électricité, soit les fermes sont détériorées, insalubres et le coût de rénovation est trop élevé. Pour trouver ce qu'on veut, on doit aller dans les départements voisins mais on n'est pas prêts à quitter notre vie ici. On a tout un réseau.» Si le domaine de Nodris n'était pas forcément à la recherche d'une chevrerie, la jeune femme met en avant la forte demande en produits laitiers dans le Médoc: yaourts, fromages... «L'Amap du coin doit se fournir à une heure et demie d'ici! C'est la folie», fait-elle valoir.

Ancien apiculteur de profession, Frédéric Pelcener, le gardien du domaine, a lui-même décidé de tenter l'expérience. «Tout ça m'inspire beaucoup. J'ai travaillé avec les abeilles pendant vingt ans, je me verrais bien, moi aussi, participer et installer une trentaine de ruches à l'orée du bois. Les abeilles sont très appréciées des agriculteurs pour polliniser les fruits et les légumes. Elles augmentent la production de 20 % environ», explique le quinquagénaire. Car en plus de l'activité de maraîchage, la Gironde milite aussi pour une diversification de son terrain. Il abritera notamment un élevage de poules pondeuses en agroforesterie, une conserverie qui permettra de transformer les produits pour les conserver, une pépinière pour aider de jeunes agriculteurs à s'installer et se former ou un point de vente pour le public. «Nous ne voulons fermer la porte à aucun projet, au contraire. Nous avons besoin de gens qui fourmillent d'idées pour créer cette ferme, Nodris est un véritable laboratoire», dit Jean-Luc Gleyze. Et si ça marche, nous essaierons ailleurs en Gironde.»

«Il est important de préciser que ceux qui ne sont pas retenus ne seront pas lâchés dans la nature, complète Anne Hermann. Il y a des communes qui recherchent des agriculteurs, le département sera là pour accompagner les maraîchers qui ont un projet.» Parmi les critères de sélection: les compétences (diplôme

**«Nous voulons favoriser la reconquête agricole. C'est très rassurant pour les agriculteurs d'avoir ce filet de sécurité. Beaucoup se cassent les dents financièrement les premières années.»**

**Dominique Fédieu**  
conseiller départemental

ou expérience), la viabilité économique du projet et, surtout, le respect des exigences environnementales du département avec une production entièrement bio.

#### «UN SIGNAL FORT»

Au-delà de l'aspect agricole, Nodris est aussi censé devenir un lieu hybride, où l'agriculture côtoiera un espace de création culturelle. Jusqu'à présent, le domaine était surtout réputé pour accueillir, depuis deux ans, le Reggae Sun Ska, plus grand festival du genre en Europe. Chaque année, 65 000 festivaliers s'y pressent. Pas question pour le département de le déloger, au contraire, mais le reste du temps, le site reste une page blanche à réinventer. Le sol n'a pas été labouré depuis de nombreuses années. En témoigne une rampe d'irrigation laissée à l'abandon au milieu des champs, vestige d'un temps où des agriculteurs y faisaient encore pousser du

maïs. Plusieurs bâtiments sont aussi à l'abandon et doivent être rénovés. Après l'été, le domaine devrait arborer un tout nouveau visage. Il prévoit d'accueillir des résidences d'artistes, une antenne du réseau Biblio Gironde, un site qui accompagne les bibliothèques du département, et l'Institut départemental de développement artistique et culturel de la Gironde (Iddac). Sur place, des salles ont été aménagées et mises à la disposition des enfants de Démon, un programme national porté par la Philharmonie de Paris qui rend la musique accessible à des mineurs éloignés des pratiques artistiques pour des raisons sociales, éducatives ou géographiques.

Car pour ce projet agri-culturel, le territoire du Médoc, considéré comme l'une des zones les plus pauvres de Gironde, n'a pas été choisi au hasard mais avec, en filigrane, «la volonté de désenclaver». «Déjà, géographiquement, le Médoc est une terre particulière, rappelle le président du département. C'est une forme de presque prise entre l'estuaire et l'océan, avec de fortes spécificités environnementales et culturelles. Mais surtout, on y constate aujourd'hui une montée du vote du Front national (sic). L'une de nos préoccupations est donc de donner un signal fort sur ce territoire, à travers l'implantation de ce domaine départemental. Pour montrer qu'on est présents, qu'on ne les abandonne pas et qu'ils sont au cœur d'un plan ambitieux.»

Jean-Luc Gleyze rappelle notamment que lors des manifestations des gilets jaunes, la violence était en grande partie née dans des zones périphériques. «Au plus fort du mouvement, le Médoc a ainsi fortement revendiqué un sentiment de fracture.» L'idée, l'espoir: que Nodris devienne la vitrine de la stratégie de résilience du département. ◀



franceculture.fr/  
@franceculture

L'été,  
le monde  
continue  
de tourner.



> Retrouvez un(e) journaliste de Libération à 8h15 pour le Cahier d'été « Une vie en héritage »

LES  
MATINS  
D'ÉTÉ

7H00-9H00  
DU LUNDI  
AU VENDREDI

Chloé  
Cambreling

En  
partenariat  
avec



L'esprit  
d'ouverture.



LIBÉ.FR

**Affaire du nonce Ventura : un procès****historique à Paris** Accusé d'agressions sexuelles, l'ancien ambassadeur du Vatican en France sera jugé

devant le tribunal correctionnel le 10 novembre. Jamais un tel procès concernant un prélat de ce rang n'a eu lieu hors de l'enceinte du Vatican. L'un des cinq plaignants avait raconté une agression subie lors d'une réception officielle à l'hôtel de ville de Paris en janvier 2019 : «[Le nonce] a retiré sa main de mon bras puis l'a glissée par-dessous ma veste. Il m'a alors touché les fesses comme s'il me caressait.» PHOTO REMY GABALDA. AFP

Anne Hidalgo et Christophe Girard (2<sup>e</sup> à dr.), lors de la présentation des vœux 2020 de la maire de Paris, le 10 janvier. PHOTO ALBERT FACELLY

## Soutien à Girard : «Il y a eu une erreur politique côté Hidalgo»

**Soudés derrière l'ex-adjoint à la culture, les socialistes de la majorité parisienne sont gênés depuis la découverte des notes de frais de ses repas avec Matzneff. Et ne comprennent plus la stratégie de la maire.**

Par  
**CHARLOTTE BELAÏCH**

Il espéraient partir en vacances et laisser la polémique Girard se tasser. Mais les révélations de Mediapart, lundi soir, ont fait l'effet d'une réplique sismique parmi les conseillers de Paris, obligeant socialistes et

écologistes à remettre le nez dans leur début d'alliance mouvement. Selon le site, trois notes de frais ont été retrouvées dans la comptabilité municipale, preuves de déjeuners entre l'adjoint d'Anne Hidalgo à la culture et Gabriel Matzneff, visé par une enquête pour «viols sur mineurs». Entendu en mars dans le cadre de cette enquête, en tant qu'ancien secrétaire général de la maison Yves Saint Laurent, qui a apporté un soutien financier à l'écrivain dans les années 80, Christophe Girard a toujours affirmé qu'il n'était pas au courant des agissements de Matzneff, bien que ce dernier les ait racontés dans ses livres. «Christophe n'a jamais voulu défendre un pédophile mais il paie son ego surdimensionné», analyse un ancien de

la majorité municipale. *Il aime briller donc il veut intervenir pour tout et pour tout le monde.* Dans l'entre-deux-tours, la place de Christophe Girard au sein de l'exécutif faisait déjà l'objet de tensions entre socialistes et écologistes. Bien qu'aucune procédure judiciaire ne vise l'élue, les Verts considéraient qu'il était moralement périlleux de lui redonner un portefeuille.

«Sur le cul». *Ils ont eu de la chance que l'enquête du New York Times [qui épinglait les soutiens de Matzneff, ndr] ait été éclipsée par le Covid*, analyse un élu vert. *Hidalgo n'avait pas pris d'engagement mais pour nous, c'était réglé. Quand on a appris qu'il était nommé, on était sur le cul.* Jeudi, après des tentatives avortées de

court-circuitage, Alice Coffin et Raphaëlle Rémy-Leleu, deux militantes féministes élues sur les listes écologistes, ont organisé une manifestation devant l'hôtel de ville. Le soir même, Christophe Girard démissionnait, au grand dam d'Anne Hidalgo. Pourtant, à ce moment-là, l'édile est déjà au courant des notes de frais pour des déjeuners datant de 2016, 2017 et 2019. Selon Mediapart, son entourage a d'ailleurs conseillé à l'adjoint de démissionner. Interrogés par Libération, plusieurs élus de la majorité avouent ne pas comprendre l'attitude d'Anne Hidalgo. «Vendredi matin, elle a demandé aux présidents de groupe de s'exprimer publiquement sur la manif alors qu'elle savait. Elle nous a pris pour des cons», admet un adjoint. Dans l'entourage de la

maire, on brandit la carte de la conviction. *Elle a affirmé une position de principe. On n'écarte pas quelqu'un pour des amalgames*, affirme Rémi Féraud, le président du groupe socialiste au Conseil de Paris. Et pourtant le 22 juillet, dans une interview, Girard évoquait encore *«les amours d'un écrivain avec une jeune femme»*. Rémi Féraud dénonce la méthode employée par ses alliés. *«Dans une manif où il y a trente personnes, dont la plupart sont des proches, on peut contrôler les pancartes»*, s'agace-t-il, en référence aux slogans *«pédo en commun»* et *«bienvenue à pédoland»*. Pour certains socialistes cependant, la situation est inconfortable. *«Il y a eu une erreur politique côté Hidalgo»*, admet une élue, qui avoue avoir

été elle-même dans un *«dilemme humain»*. D'un côté, il y a les principes moraux, de l'autre la loyauté envers un adjoint auquel on s'attache. C'est ainsi que certains s'expliquent le soutien d'Anne Hidalgo : les deux siègent ensemble depuis des années et la maire elle-même le qualifie d'*«ami»*. *«Il y a de ça, mais c'est surtout qu'elle n'aime pas être prise en défaut, analyse un ancien proche de la socialiste. C'est une forme de déni. Elle n'a pas voulu reconnaître son erreur alors qu'elle l'a imposé à tout le monde.»*

«Inimitiés». Avant même l'affaire Matzneff, en novembre, les alliés de Génération-s avaient en effet demandé la tête de Christophe Girard, nommé adjoint pour la première fois en 2001. Une question de *«renouveau»*, affirmaient-ils. *«Il a créé pas mal d'inimitiés, explique un ancien élu. C'est une personnalité complexe : il est très fin, drôle, mais aussi d'une perversité sans égale, il a toujours un mot pour rabaisser ses concurrents.»* En février, quand l'enquête du New York Times est publiée, les très proches de la maire, dont Emmanuel Grégoire, son premier adjoint, mais aussi Rémi Féraud, ont reposé la question de sa place sur la liste du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. *«Le problème Girard, ce n'est pas Coffin et Leleu qui le posent, affirme un adjoint. Le malaise est assez ancien. Le sujet, ce n'est pas l'affaire en elle-même mais la façon dont il se défend.»* Hidalgo décide pourtant de le reconduire à son poste. *«Elle a voulu le maintenir coûte que coûte, elle s'est enfermée dans son truc»*, déplore le même adjoint. Chacun a son bout d'explication : *«il a beaucoup insisté»*, *«elle est loyale»*, *«elle se disait qu'il valait mieux l'avoir avec soi que contre soi»*, *«il est très apprécié dans le monde de la culture»*. Pendant des mois, malgré les désaccords, les bouches sont restées cousues. Une question de discipline de groupe. Jusqu'à l'élection de personnes issues d'une autre culture politique. *«Les Verts ne peuvent pas crier victoire, relativise un élu de Génération-s. Ça n'arrange personne, cette histoire. Commencer un mandat comme ça, c'est terrible.»* ♦





**Au Darfour, la révolution n'a pas mis fin à la guerre** Malgré la chute du dictateur Omar el-Béchir l'an dernier, nombre de déplacés du Darfour ne peuvent toujours pas rentrer. Samedi, près de 500 hommes armés ont déferlé sur la petite ville de Misterei pour tuer 60 personnes de la communauté Massalit. La veille, 20 paysans avaient été assassinés dans un village du Darfour-Sud, alors qu'ils revenaient dans leurs champs après plus de quinze ans d'absence. Une dizaine d'autres raids similaires, menés par des miliciens de tribus arabes nomades, ont été signalés la semaine dernière. PHOTO ASHRAF SHAZLY AFP

## Ouïghours Paris propose une mission d'«observateurs indépendants»

La France a proposé mardi qu'une «mission internationale émanant d'observateurs indépendants», «sous la houlette» de la haut-commissaire de l'ONU aux droits de l'homme, se rende au Xinjiang, dans le nord-ouest de la Chine, pour enquêter sur la situation de la minorité musulmane ouïghoure dans cette région. Après la publication d'un rapport sur les stérilisations forcées menées par la Chine, *Libération* avait publié le 21 juillet le témoignage d'une enseignante ouïghoure exilée en Europe, victime de cette procédure, qui relatait son expérience dans les camps de «rééducation». Arrestations massives, tortures, viols, travail forcé... Son récit illustrait le virage totalitaire de la politique d'assimilation du Parti communiste chinois.



## SpaceX Thomas Pesquet volera sur un «Dragon»

Le second vol de Thomas Pesquet se précise. L'astronaute français doit repartir en 2021 pour un voyage de six mois à bord de la Station spatiale internationale (ISS), mais les modalités du transport et le nom de la mission restaient à préciser. L'Agence spatiale européenne a dévoilé cette semaine que la future mission s'appellera Alpha, selon la «tradition française» de donner un nom d'étoile ou de constellation aux missions habitées. Le voyage vers l'ISS s'effectuera dans le tout nouveau *Crew Dragon* de SpaceX.

# Face au rebond du Covid, les restrictions se multiplient

Le chiffre donne le tournis : 16514500 cas de Covid-19 ont été officiellement diagnostiqués dans le monde depuis le début de l'épidémie. Si le continent américain est sous l'eau, les pays de la «première vague» constatent une nouvelle intensification de la circulation du virus. Et mettent en œuvre des mesures sanitaires qui s'empilent à mesure que le rebond grossit.

## Réduire la circulation avec les pays voisins

Paniqués par la recrudescence épidémique, les pays européens sont de plus en plus nombreux à revoir leur politique aux frontières. A commencer par la France, qui vient de mettre en place un dépistage systématique pour les voyageurs en provenance de 16 pays particulièrement touchés par le virus.

En Allemagne, le ministre de la Santé a aussi exprimé son souhait d'imposer ces tests pour les passagers revenant de «régions à risque» et ainsi «éviter d'enclencher de nouvelles chaînes de contamination». L'annonce a été faite lundi et entend répondre aux préoccupations des autorités

allemandes : dans le pays aussi, la moyenne des nouvelles infections quotidiennes remonte, avec environ 550 cas par jour, contre 350 à la mi-juillet.

Un souci partagé par le Royaume-Uni, où, depuis dimanche, les voyageurs revenant d'Espagne doivent respecter une quatorzaine, sous peine d'une amende. «Si nous observons des signes d'une seconde vague dans d'autres pays, c'est notre devoir de prendre des mesures pour empêcher les voyageurs de répandre la maladie en revenant ici», a justifié le Premier ministre. Une décision qui a provoqué l'ire de son homologue espagnol (qui a rétorqué que les Baléares, les Canaries et l'Andalousie étaient «plus sûres, en termes épidémiologiques, que le Royaume-Uni») et la surprise du ministre des Transports britannique (en vacances en Espagne, cocasse).

## Restreindre les réunions familiales

Dans ce domaine, la Belgique va sans doute devenir l'un des pays les plus restrictifs (avec Hongkong, qui veut in-

terdire les rassemblements en public de plus de 2 individus). A partir de ce mercredi et pour les quatre prochaines semaines, les Belges vont voir leur «bulle de contact» (groupe social fréquenté de manière régulière et rapprochée, en plus de sa propre famille) baisser de 15 à 5 personnes. Les événements publics seront limités à 100 personnes à l'intérieur et 200 à l'extérieur. Quant aux rassemblements privés (anniversaires, réunions de famille, mariage...), ils seront, eux, restreints à un maximum de 10 personnes. Par ailleurs, les Belges sont invités à faire leurs courses seuls et à les limiter à trente minutes. De quoi «éviter un reconfinement généralisé et éviter de mettre en danger la rentrée», a expliqué Sophie Wilmès, la Première ministre. Dans le pays, 1952 cas ont été diagnostiqués entre le 17 et le 23 juillet, une augmentation de 70 % par rapport aux sept jours précédents.

## Porter le masque, plus que jamais

Depuis que l'Organisation mondiale de la santé a «re-

connu» un risque important de transmission par aérosol (et non uniquement par les gouttelettes), bon nombre de pays prônent le port du masque en intérieur. Dernier en date : la Grèce, qui a fait savoir mardi qu'elle le rendait obligatoire dans les banques, les services publics et la quasi-totalité des lieux clos, face à une «augmentation du nombre de cas».

Au Royaume-Uni, l'obligation du port du masque dans les magasins est entrée en vigueur vendredi, comme en Autriche (qui a étendu son port aux banques et aux centres médicaux).

## Limiter les déplacements

C'est le cas au Maroc, qui interdit jusqu'à nouvel ordre les mobilités «de et vers» huit grandes villes du pays. Au Vietnam, le gouvernement vient d'annoncer la suspension des vols intérieurs mais aussi l'arrêt des bus, des bateaux et de tout autre moyen de locomotion pour la ville côtière de Da Nang, après la détection de 12 tests positifs.

ANAÏS MORAN

# Un second jihadiste français soupçonné de génocide contre les yézidis

Un second Français est désormais visé par une enquête de la justice hexagonale pour crimes contre l'humanité et le plus grave d'entre eux, le génocide. Le 10 juillet, le Parquet national antiterroriste (Pnat), qui comprend un pôle spécialisé dans les crimes contre l'humanité, a ouvert une information judiciaire contre Nabil G., Français membre de l'Etat islamique, en raison des exactions qu'il est soupçonné d'avoir commises contre la minorité yézidie. Entre 2000 et 5000 membres de cette communauté ont été assassinés par les ji-

hadistes et environ 6000 asservis, principalement des femmes et des enfants, selon les Nations unies. Selon nos informations, l'homme a été reconnu par l'une de ses victimes, qui réside désormais à l'étranger. Elle a pu être entendue par les enquêteurs français qui travaillent, depuis 2017, sur les crimes contre l'humanité commis par l'organisation terroriste, notamment contre les yézidis. En février 2017, la Fédération internationale pour les droits humains (FIDH), en collaboration avec des organisations syriennes et irakiennes, était parvenue

à rassembler les témoignages de douze femmes incriminant des jihadistes français ou francophones et les avait portés à la connaissance de la justice. Une partie de ces témoignages était citée dans un rapport de la FIDH et de l'organisation kurde irakienne, Kinyat, rendu public en octobre 2018.

«Ces femmes ont une grande volonté de participer à ces procédures dont elles comprennent le sens et l'utilité. Il leur faut beaucoup de courage pour aller jusqu'au bout de leur témoignage», indique Clémence Bectarte, avocate de la FIDH, qui se félicite de

l'ouverture de cette enquête, «une grande avancée».

Nabil G., qui aurait une trentaine d'années, n'était pas un cadre connu de l'organisation, contrairement à l'autre Français recherché pour génocide, Sabri Essid. Ce vétéran du jihad irakien, proche de Mohammed Merah, fait l'objet, depuis février 2020, d'un mandat d'arrêt pour génocide et crime contre l'humanité, pour des exactions contre des femmes yézidies. Il est supposé mort mais, en l'absence de preuve du décès, la justice n'abandonne pas les poursuites.

PIERRE ALONSO

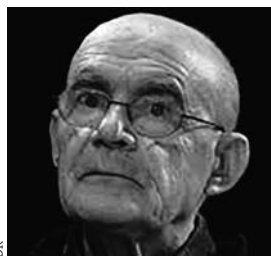
# 10 000

**C'est le nombre de musulmans vivant en Arabie Saoudite qui ont finalement été autorisés à effectuer le Hajj, le pèlerinage annuel à La Mecque, du 29 juillet au 2 août.** L'année dernière, ils étaient 2,5 millions venus du monde entier. Dans le pays du Golfe le plus touché par le Covid-19 (270 000 cas et 2700 morts), les heureux élu(e)s devront se soumettre à un test de dépistage, effectuer une quarantaine de deux semaines à la fin du rituel, ou encore respecter des règles de distanciation physique. Ils recevront des tapis de prière dans des sacs fermés et stérilisés et ne seront pas autorisés à toucher la Kaaba (l'édifice en pierre au centre de la mosquée Masjid al-Haram).

## IDÉES/

## Jean-Luc Nancy

## «L'histoire n'est pas terminée, elle est de plus en plus accidentelle»



DR

Recueilli par  
CATHERINE CALVET

**L**e dernier ouvrage de Jean-Luc Nancy, *la Peau fragile du monde* (Galilée, 2020), est un essai incroyablement poétique, au ton presque prophétique. Le philosophe s'interroge sur notre présent, sur le moment que nous vivons : «Ni la fin du monde, ni le début d'un autre, ni la suite de l'histoire – mais une extrême fragilité. Ça peut casser, ça peut tenir, ça demande précaution», écrit-il. Dès l'ouverture, nous sommes plongés dans ce temps fragile, presque palpable, que nous reconnaissons bien. «Si nous sommes aujourd'hui inquiets, égarés et perturbés comme nous le sommes, c'est parce que nous étions habitués à ce que l'ici et maintenant se perpétuent en évacuant tout ailleurs, et notre futur était déjà là, déjà fait, tout de maîtrise et de prospérité», analyse-t-il. Les certitudes du progrès ont fait place aux incertitudes des crises, là naissent la réflexion et la prise de conscience de notre fragilité.

**D'où vient ce projet de livre qui résonne si fort aujourd'hui en pleine crise sanitaire ?**

Tout cela date de bien avant le Covid-19. Je voulais écrire sur cette société de plus en plus dépendante de la technique et qui en même temps se rend bien compte que cette technique n'a plus aucune finalité. Pendant longtemps, nous avons pensé que cette technique devait nous assurer le progrès et notamment en matière de santé. Je voulais également écrire sur ce sentiment, qui je crois nous étreint tous, depuis plus ou moins longtemps, je veux parler de cette grande incertitude sur notre avenir qui recoupe bien sûr la question

écologique qui est de plus en plus urgente mais qui va au-delà. C'était déjà le propos dans un livre écrit avec Aurélien Barrau, *Dans quels mondes vivons-nous ?* c'était encore un livre heureux, tranquille, nous évoquions le «multivers», d'autres mondes, nous étions tournés vers l'avenir. Mais, actuellement, nous sommes face au danger de la destruction. Si le monde est un ensemble dans lequel peut circuler du sens – nous pouvons percevoir de la signification selon Heidegger –, il est très difficile d'en trouver aujourd'hui. Tout le début du livre reprend de vieux carnets que j'avais laissés en repos, qui étaient comme des prophéties. Le temps viendra, parce que même si nous cherchons à nous projeter, si nous nous inquiétons de l'avenir, de toute façon, le temps viendra où arrive ce qui doit arriver.

**Parce que nous traversons une crise générale, sanitaire, climatique ?**

Je pense depuis longtemps qu'il faudrait arrêter de parler de «crise». Nous ne sommes pas dans une période de crise mais dans un moment de profonde mutation. Je crois que la mutation en cours est équivalente à celle qui a été vécue à la fin de l'Antiquité. J'évoque ainsi, dans le premier texte au début de l'essai, la fin de l'Empire romain. Je nous vois comme de vieux Romains à la fin du Ve siècle, qui témoignaient dans certains textes d'une impression de déliquescence, comme si tout foutait le camp. Comme si aucune valeur ni aucun ordre ne résistaient plus au temps qui vient. Au même moment, le christianisme se développait et qui au fond n'était pas autre chose qu'une réponse à

l'angoisse qui saisissait l'époque. Une nouvelle société allait se constituer, mais cela a pris des siècles. **Vous écrivez que «le temps vient de partout et tout à la fois», comme si nous n'étions plus préparés à aucune forme d'incertitude...**

Selon la thèse de l'économiste Francis Fukuyama, l'histoire est finie. Nous sommes arrivés à terme. Or nous vérifions bien aujourd'hui que l'histoire n'est pas du tout terminée mais qu'elle nous apparaît comme de plus en plus accidentelle. Après une histoire qui semblait être une avancée, un cheminement, nous vivons une longue suite de nombreux événements qui n'avaient pas été prévus. La fin de l'Union soviétique, la chute du Mur marque, selon moi, un premier effondrement. Les pays communistes faisaient figure d'une des grandes figures de construction de l'avenir. Ce système était également basé sur une idée de progrès. **Aujourd'hui, les glaciers fondent, les crises financières ou**

**autres s'enchaînent, cette idée de progrès semble ne plus tenir.**

Exactement, et n'oublions pas que la plus grande partie de la planète n'a pas vécu comme nous Occidentaux dans cette idée de progrès. Cette autre partie du monde découvre seulement maintenant qu'il existe un mode de vie qui est plus attirant et qui semble plus confortable. Elle désire donc rejoindre, elle aussi, ce mode de vie. C'était aussi l'un des buts de la révolution soviétique : rattraper l'avance des sociétés européennes ou américaine. Un discours de Lénine prônait d'ailleurs les Soviétiques mais surtout aussi l'électricité. La révolution soviétique correspondait à la fois à la nécessité de changer fondamentalement de société mais aussi de rejoindre le progrès occidental.

C'était très conforme aux idées de Marx pour qui le capitalisme, après avoir accompli de telles avancées, devait s'éteindre de lui-même. Avec l'effondrement de l'URSS, c'est un peu la première fois dans notre période contemporaine qu'une partie du présent s'est écroulée. Même pour ceux qui n'étaient pas communistes !

**Est-ce qu'en parlant de la «peau sensible du monde», vous pensez aussi au concept de «zone critique» de Bruno Latour, cette fine pellicule autour de la Terre qui abrite la vie ?**

Non, mais son ouvrage *Où atterrir ?* (La Découverte, 2017) m'a beaucoup inspiré. Les livres de Latour nous éclairent véritablement sur notre problème de civilisation. Or, c'est bien de civilisation dont il est question. Et une vraie révolution, ou si on ne veut pas employer le mot de «révolution», une vraie mutation, sera forcément philoso-

**Le progrès n'est plus une valeur refuge, le monde est fragile, au bord d'un changement civilisationnel : voilà ce qui nous inquiète et nous agite, analyse le philosophe dans son dernier essai. A nous de retrouver notre capacité de programmation du monde !**

**«Je suis très sensible à cette confiance en l'avenir, parce qu'à 80 ans, j'ai passé pratiquement les deux tiers de ma vie dans cette confiance, dans ce confort.»**



phique, spirituelle (ce qui ne se réduit pas à une révolution religieuse), c'est ainsi que nous sortions du désarroi dans lequel nous sommes plongés actuellement. Il est difficile de réfléchir vraiment aux choix qui s'offrent à nous. Le capitalisme a lui-même été au début une révolution, une mutation très profonde pour les valeurs et la civilisation européennes. A quoi donne-t-on une valeur suprême ? Le capitalisme mettait en avant le progrès technique et la valeur monétaire. Ce fut l'invention de la banque, de la monnaie fiduciaire... Le capitalisme faisait advenir une société urbaine qui allait élaborer les valeurs bourgeoises. Avant d'être le diable, le capitalisme permit aussi l'apparition de l'humanisme. Ce fut aussi la promotion de tout un monde dans lequel les valeurs de la société chrétienne étaient remplacées par de nouvelles ou bien transformées en elles.

#### Ce progrès, ces technosciences n'ont maintenant plus la même signification ?

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, on évoquait le déclin de l'Occident, de l'Europe. Cette guerre n'était pas seulement mondiale, elle était totale, presque endémique, comme une maladie de notre civilisation. Aujourd'hui, la financiarisation est en train de détruire le capitalisme, nous vivons la fin de cette civilisation. C'est ce qui nous rend si agités, si inquiets, car nous ne savons pas encore ce qui va venir. On ne peut pas le prévoir.

Nous avons juste perdu notre capacité de programmation. Nous n'avions pas seulement confiance dans le progrès mais aussi dans notre capacité à prévoir. Nous avions un Commissariat général du plan dans les années 80, il semble que l'idée revienne d'ailleurs. Cette planification, qui venait du modèle soviétique, avait été retenue par certains pays occidentaux parce qu'elle exprimait elle aussi une même confiance en l'avenir, une croyance commune dans le progrès.

#### Cette croyance dans le progrès vous a accompagné aussi dans votre vie intellectuelle et personnelle ?

Je suis très sensible à cette confiance en l'avenir, parce qu'à 80 ans, j'ai passé pratiquement les deux tiers de ma vie dans cette confiance, dans ce confort. Je n'ai jamais été

communiste mais j'avais l'impression que nous avançons dans une même progression. Même si elle n'était pas satisfaisante, une alternative existait. Le «Tina» (*There is no Alternative*) de Thatcher ou de Reagan n'a jamais été aussi fort.

Mais il est trop facile de montrer du doigt «la Dame de fer».

Depuis les fascismes, notre grande faiblesse est de toujours vouloir désigner un méchant. Ce n'est pas suffisant. Cela nous conforte dans l'idée que nous sommes du côté du bien. Or, le méchant ne peut faire le mal que parce que notre système présente de grandes faiblesses et n'est donc pas si bon. J'ai longtemps voulu faire un livre collectif sur justement notre

mauvaise perception du passé, sur l'inefficacité des «plus jamais ça», condamner ce «très mal», que ce soit le stalinisme ou le nazisme ne résout rien si on ne trouve pas leurs racines dans les faiblesses de notre propre système.

#### Qu'est-ce que la crise du Covid-19 a révélé de plus flagrant selon vous ?

Cette crise a été une occasion extrêmement propice pour faire venir au jour tout ce dont nous venons de parler. Elle a été un vrai catalyseur. La mort, qu'on avait cru réussir à écarter, a été très présente. Pourtant, même si jusque-là nous étions dans une sorte de secondarisation sociale de la mort, elle est toujours là, pour ceux qui perdent des proches, à cause d'autres maladies comme le cancer. L'extraordinaire extension des cancers depuis vingt ans place un nombre de plus en plus important d'individus devant cette problématique. Et il ne faut pas oublier le sida, qui fut aussi une maladie à échelle mondiale. Le lien entre les circulations, le commerce et les épidémies est manifeste.

#### La période de confinement que nous avons vécue récemment n'évoque-t-elle pas aussi le confinement temporel dont vous parlez dans ce livre ?

Cette période a pu permettre de réfléchir au confinement temporel, à comment nous nous retrouvons bloqués dans le présent, devenus incapables de prévoir l'avenir. Etre devant l'inconnu, c'est un peu comme être devant la mort. Les réflexes sont similaires, on peut chercher à l'éviter ou être dans le déni. C'est une situation de panne. Il faut la penser comme l'appel à une autre

façon d'être dans le présent. Il faudrait vivre, penser le présent, dans l'inquiétude de ce qui vient, mais aussi dans l'attention du sens de ce qui continue de se passer dans le présent, des moments de vérité, de beauté, d'amour, même si nous n'avons plus confiance en l'avenir. Mais je suis dans l'énervement de ne pas connaître ce qu'il va se passer dans cent ans, je voudrais bien savoir !

#### Quelles solutions proposer pour le monde d'après ?

On a beaucoup parlé du «monde d'après». Même Emmanuel Macron l'a évoqué, mais ce président n'est que le symptôme de notre situation où on ne peut plus continuer de mener toute une série de politiques de gauche et de droite. C'est sûrement pour cette raison qu'il se revendique ni de droite ni de gauche. La pensée de gauche prône une justice

et une égalité de tous. Cette idée est porteuse de quelque chose de philosophique ou de spirituel, qui n'est pas encore assez pensé. Nous ne savons pas réellement en quoi nous sommes tous égaux, est-ce parce que nous sommes humains ? Mais qu'est-ce qu'être humain ? L'humain est un inconnu.

Ce qui est sûr, c'est que nous devons repenser le commun. Puisqu'il ne s'agit pas d'une nouvelle religion, et que celles qui sont déjà existantes sont toutes corrompues, la philosophie n'a pas plus à apporter, elle n'est pas productrice de faire. Mais il y a quelque chose qui existe, qui est impalpable, qui est la conscience et l'inconscience mêlées, la pensée non formulée de toute une société et aujourd'hui d'un monde. Et s'il n'y a rien, si c'est la catastrophe, c'est que probablement l'humanité a fait son temps. Et pour-

quoi pas ? C'est la moindre des choses de vouloir que cela continue, mais pourquoi ?

#### Et vous, dans l'immédiateté du présent, qu'aimeriez-vous faire ?

Aujourd'hui encore, même en étant très fatigué, je serais prêt à aller dans des classes de sixième pour réfléchir avec des enfants sur ce qu'on appelle de manière finalement assez confuse «philosophie». J'ai fait pas mal de conférences avec des enfants entre 7 ans et 13 ans et j'ai toujours été épaté par les questions extraordinaires qu'ils posaient à la fin. Il faudrait arrêter tout, arrêter cet enseignement de la philosophie en terminale. Le professeur devrait changer aussi, il devrait être un «passeur». Cela suppose aussi un geste profond pour repenser la matière même dont on va parler. ♦



**JEAN-LUC NANCY**  
**LA PEAU FRAGILE**  
**DU MONDE**  
Galilée,  
176 pp., 22 €.

## L'ŒIL DE WILLEM



# GINÉMA

# A Marseille, le FID fidèle au poste

La 31<sup>e</sup> édition du festival de cinéma a bien eu lieu jusqu'à dimanche, dans une atmosphère étrange et masquée, alors que tant d'autres événements étaient annulés pour cause de Covid-19. En résulte un palmarès imprégné d'urgence et de nécessité absolue.

Par  
**LUC CHESSEL**  
Envoyé spécial à Marseille

Ça commence dans le noir ou presque. On n'y voit d'abord pas grand-chose. C'est une pièce sombre parcourue par des bruits de pas, des bribes de voix, les sons de corps qui s'affairent, silhouettes invisibles puis indistinctes, et qui préparent quelque chose. Le regard, comme il sait faire, s'habitue lentement à l'obscurité. C'est

un matin, un réveil, les corps installent le petit-déjeuner, un semblant de lumière s'est fait. C'est le premier plan du film, il dure pour nous laisser être avec eux dans la cuisine sombre, et à un moment ça arrive, la journée commence, on y est. Avec eux, leurs façons étranges et familières à la fois, brusques et douces, on va séjourner un moment, habiter : ça s'appelle *Une maison*, c'est fait pour. Dans cette maison qui donne son titre et son cadre au film de Judith Auffray, à Saint-Hippolyte-

te-du-Fort dans les Cévennes, où vivent des autistes et d'autres personnes qui leur rendent chaque jour la vie plus facile.

## OBSTINATION

Le film était projeté à Marseille, à la 31<sup>e</sup> édition du FID, festival de cinéma qui a pu se tenir, contre vents et marées, in extremis, pendant quatre jours dans quatre salles de la ville jusqu'à dimanche, et ce alors que d'autres festivals étaient annulés, dans le monde entier. Alors et

surtout que retourner au cinéma n'a rien d'évident, même si c'est permis, possible à certaines conditions. Le public est venu, pourtant, aux séances : spectatrices et spectateurs masqués, espacés par des sièges vides, se protégeant les uns les autres, ou les uns des autres, cherchant à entrer malgré tout en relation avec les films, entre les films et autour d'eux. En décidant de se tenir, de commencer même dans le noir, d'inviter des œuvres, des auteurs et des spectateurs à se retrouver sous

le soleil, le FID avait l'air de savoir ce qu'il faisait : il nous proposait le partage des choses pas évidentes. Et si c'était déjà sa mission les autres années, avant la pandémie en cours, celle-ci apparaissait alors plus nettement dans ce contexte, frappée d'étrangeté et marquée d'obstination. Tout autour, entre ces quatre cinémas du centre-ville, le cœur de Marseille battait son plein de foule estivale : ses habitants restés ici nombreux, par un été inhabituel, et les déconfinés d'ailleurs, se refor-



Río Turbio de Tatiana Mazú González évoque le machisme qui pèse sur son village de mineurs, en Patagonie argentine. DR



Les Graines que l'on sème de Nathan Nicholovitch





C'est Paris aussi, de Lech Kowalski, a reçu le grand prix de la compétition française du FID de Marseille.  
PHOTO DR

mant le soir en bandes urbaines de juilletistes, sur les terrasses du cours Julien. La vie n'arrêtait pas de reprendre.

### INCERTITUDE PARTAGÉE

Le partage des choses pas évidentes, dans l'espace d'un festival de cinéma, c'était aux films de le rendre possible, ou impossible, à leurs manières respectives. Les films sont comme tout le reste, qui les entoure et dont ils visent, dit-on, à rendre compte : durs et fragiles, des

lieux plus ou moins hostiles, inconnus, traversés par des instants d'amour. Comme la ville environnante, éponyme et bien-aimée du *Marseille* de la cinéaste allemande Angela Schanelec à qui le FID rendait cette année hommage et rétrospective, projeté en clôture du festival non loin des lieux de son tournage (en 2003). Quand, tout au bout de son errance marseillaise, le personnage de Sophie se retrouve dans la situation de raconter un moment difficile qu'elle a vécu hors

champ, elle interrompt son récit et ses larmes pour dire cette phrase, apparemment hors sujet : « *Je voudrais écouter de la musique* », et quelque chose du cinéma à lieu, qu'on ne saurait bien décrire, mais qui concerne la discontinuité des états de la vie, leur radicale absence de clôture.

Ce même soir, les différents jurys, peut-être au diapason de l'expérience collective, donnaient des prix à certains des films les moins évidents du programme : pas forcément les plus radicalement inhabituels (et il s'agit bien, un cinéaste l'a rappelé à son public masqué, d'un festival d'avant-garde, quel que soit le sens qu'on sache encore donner à ce mot), plutôt ceux qui semblaient faits à partir d'une nécessité absolue, d'une demande forte mais ne produisant pour autant, dans aucun d'eux, une quelconque évidence conquise une fois pour toutes, ni de représentation, ni de contenu, ni de forme. Des films de toute urgence, qui ne résolvent aucune des questions qui les brûlent, comme en conséquence de l'époque où ils viennent de naître. Dans *C'est Paris aussi*, grand prix de la compétition française, Lech Kowalski (cinéaste britannique errant et post-punk since 1978) filme son ami Ken, un Amérindien à Paris, allant à la rencontre d'exilés que la ville laisse survivre et mourir dehors à la Porte de la Chapelle, et lui fait arpenter les rues froides de l'identification personnelle et universelle aux marginaux et aux persécutés, sans tirer

de ces situations quoi que ce soit d'autre que l'instantané d'une incertitude partagée, y compris par la caméra, sur ce qu'il reste à partager et comment. *Visión nocturna* de Carolina Moscoso, grand prix de la compétition internationale, raconte, au moyen du rapport impressionnant entre la précision du texte écrit et l'imprécision de l'image (les lambeaux d'expérience d'un journal filmé), les manières de continuer à exister que sa vie a laissées à l'auteur après qu'elle a été violée, huit ans avant de faire le film qui tente de les transmettre : ici, nous souffle une voix en passant, « *seule la lumière trahit l'obscurité* », et seule la musique calme la douleur.

### EXERCICE FRAGILE

Dans tous les films primés, dans la plupart de ceux montrés, s'exprime quelque chose du caractère limité, comme débordé de toutes parts, des moyens d'expression que l'état actuel du cinéma en tous genres laisse aux auteurs et aux spectateurs, pour évoquer ce qui nous contraint et ce qui nous libère. *Les Graines que l'on sème* de Nathan Nicholovitch est une étrange fiction en bonne et due forme – inventée avec les élèves d'un lycée d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) victimes de la répression du mouvement contre la réforme Blanquer et la plateforme Parcoursup – qui s'avère (et s'avoue) à la fois puissante et impuissante à évoquer, par son mélange de distanciation et de mélodrame, les meurtres de jeunes gens

par la police française. *Río Turbio* de Tatiana Mazú González cherche, à travers les conversations d'un groupe ou chœur WhatsApp d'alliées politiques, le film-essai qui pourrait lever la malédiction (un imaginaire mythique et machiste) qui pèse sur les femmes de son village de mineurs de charbon, en Patagonie argentine. *Barrage d'arrêt fixe et fermé au niveau du carrefour Hamdalye* de Thomas Bauer filme un groupe de jeunes hommes, victimes d'actes de violence commis par des militaires en 2010 à Conakry, république de Guinée, et décrit leurs préparatifs (par répétitions et mises en scène) au procès plein d'obstacles qu'ils intentent à leurs bourreaux impunis. Dans *Northern Range*, Olivier Derousseau arpente, en penseur et en artisan, les territoires nordiques autour de Dunkerque, Calais et Lille, pour en rapporter des sentiments en forme d'images fragiles, vacillantes, dépeuplées, et composer avec elles, par le montage, de longues phrases improvisées : variations musicales et affectives sur la politique et l'histoire, où la mélancolie d'une génération née dans les années 60 se confronte et se mesure aux urgences du présent et du passé, aux traces qu'elles laissent dans le paysage.

C'est le cinéma du partage des choses pas évidentes, son exercice fragile, violent, qui accueille comme il peut, avec art, la violence environnante, ainsi que la sienne propre, qui s'y éprouve. Accueillir, question d'espace, une maison, un film ou autre, question de dispositif. Dans *Marseille* pas désert une fois le FID refermé, flottent encore deux fragments d'espace entrevus dans les salles masquées. La place de la Plaine, dans la même ville, alors en travaux protégés par un haut mur de la résistance des habitants à son réaménagement, telle que l'allégorise un court film de Joachim Gatti et Gaël Marsaud, *Au milieu de la ville il y avait le désert*, en alliant ses images à une nouvelle d'Elio Vittorini et à ses interprétations possibles. Et les maisons de *Voin*, court film-personnage de Gaëlle Boucand, où l'homme du même nom s'adresse directement à la caméra, comme à une amie féroce : celle-ci fait son portrait, celui d'une vie singulière, tout en le prenant comme exemple, celui d'une vie d'aujourd'hui, déterminée par l'histoire, allégorie borderline d'une époque sans évidence. Dans l'écart entre ces deux vies qui en sont une, il se passe quelque chose qui nous regarde, et que le film arrive à capter sous son étrange forme d'évidence. ♦



est une fiction inventée avec les élèves d'un lycée d'Ivry-sur-Seine. DR

## TICKET D'ENTRÉE

FILM	SEMAINE	ÉCRANS	ENTRÉES	ENTR./ÉCRAN	CUMUL
Scooby!	3	605	98 344	163	441 951
Divorce Club	2	600	95 969	160	338 638
Tout simplement noir	3	743	86 263	116	493 615
Été 85	2	538	55 706	104	193 390
Adorables	1	505	51 937	103	51 937
IP Man 4	1	359	45 400	126	45 400
L'Aventure des Marguerite	2	557	41 727	75	127 402
Mon Ninja et moi	2	636	36 987	58	95 329

La comédie *Adorables*, en première semaine d'exploitation, distribuée par UGC sur 505 écrans, réalise le score plus que faiblard de 51 937 spectateurs. Universal, sur cinq fois moins de copies avec *The King of Staten Island*, le nouveau Judd Apatow, se situe dans les mêmes eaux saumâtres avec 10 430 entrées. L'attente quasi messianique du *Tenet* de Nolan, redaté pour le 26 août, comme blockbuster salvateur d'une situation de crise jamais vue, est probablement illusoire. Certaines salles préfèrent fermer en août, tel le vaisseau dépeuplé du Grand Rex à Paris. (SOURCE : «ÉCRAN TOTAL», CHIFFRES AU 12 JUILLET)



Ki Joo-bong, Kim Min-hee et Song Seon-mi, dans *Hotel by the River* de Hong Sang-soo. PHOTO JEONWONSA FILM CO.

# «Hotel by the River», pour qui sonne le verglas

**A travers la beauté d'un décor enneigé, le Sud-Coréen Hong Sang-soo dépeint la retraite d'un poète en fin de vie entouré de ses deux fils.**

Comment filmer la neige ? En la regardant de face, tomber de l'obscur néant où l'on retournera, comme dans le dernier plan des *Gens de Dublin* de John Huston ? Ou en embrassant une étendue infinie de blanc apparue par magie, où semblent flotter des êtres minuscules, comme dans *Hotel by the River* de Hong Sang-soo ? Peut-être les deux manières se répondent-elles : à la dernière heure, la neige tombera sur tous les vivants et les morts, et dans le dernier film

de Hong Sang-soo, «elle ne tombe jamais par hasard».

**Palette.** Ko Younghwan (Ki Joo-bong) s'en émeut, à son réveil : le vieux poète n'a dormi qu'un instant, et soudain «tout était magnifique», à l'extérieur de l'hôtel où il passe quelques jours. Le lieu est quasiment vide en hiver, et le propriétaire l'y a invité car il admire son travail. Ko Younghwan, ayant le pressentiment d'une mort prochaine, y a convoqué ses deux fils, Kyungsoo (Kwon Hae-hyo) et Byungsoo (Yu Jun-sang), qu'à cet instant, par une suite d'incompréhensions et d'occasions manquées caractéristiques des films du cinéaste, il n'a toujours pas retrouvés. Le poète fait en revanche la connaissance de Sanghee (Kim Min-hee), qui s'est réfugiée à l'hôtel après s'être séparée de l'homme marié

avec qui elle avait une liaison, bientôt rejointe par son amie Yeonju (Song Seon-mi) venue la réconforter. Dire que le poète les drague serait une exagération, mais il s'extasie sur leur beauté avec une pauvreté d'expression frappante, tour à tour émerveillé et hébété – il faut dire ici combien Ki Joo-bong, qui a reçu un prix d'interprétation pour ce rôle en 2018 au festival de Locarno, excelle à exprimer, avec ses airs de nounours froissés, la bonhomie et la sagesse, la stupeur autant que l'égoïsme. Les deux femmes quant à elles passent beaucoup de temps à dormir côte à côte, se réveiller pour manger ou aller contempler la neige, enveloppées dans une douceur cotonneuse, et par un jeu de répétitions et d'échos, les deux groupes réunis par l'hôtel s'imitant ou se répondant sans le savoir, c'est comme si toute

la palette des actions humaines accomplies par les personnages de *Hotel by the River* se réduisait peu à peu à des besoins physiques primaires et à un essentiel de fin de vie, faisant du lieu une retraite dans tous les sens du terme. Le noir et blanc du film rend la neige d'autant plus envahissante, faisant du cadre une sorte d'hinterland anesthésié qui amortit tout, mais qui offre la possibilité de s'arrêter un instant sur une feuille se découpant sur la neige, ou sur un arbre où des pies font leur nid. L'amuïssement des êtres et des choses, à quoi correspond la grande économie des moyens stylistiques et narratifs, est partout murmuré, une plante d'intérieur qui n'a pas assez d'eau menace de s'éteindre, et Ko Younghwan n'arrête pas de disparaître on ne sait où, comme s'il s'évanouissait dans l'atmosphère, alors que ses fils le cherchent en vain, sorte de répétition avant la générale.

**Peluches.** Mais pourquoi, au fait, les avoir fait venir ? Quelque chose d'explicable et d'animal, vu que leurs relations sont pleines d'incompréhension, de rivalité mal digérée et de maladresses. Ko Younghwan a abandonné les enfants lorsqu'ils étaient jeunes, et si quelques vérités tranchantes seront échangées, et quelques reproches bien sentis, aucune révélation salvatrice ne viendra

comme par miracle solder les comptes – la vie dans ce qu'elle a de plus âpre. Le plus jeune fils, réalisateur reconnu dont le mérite est débattu par Sanghee et Yeonju, lesquelles produisent une forme d'incessant commentaire sur la situation des hommes, ne veut pas entendre parler des femmes, et le plus âgé, qu'on pressent jaloux, vient de divorcer et n'ose le dire à son père.

Chaque geste est empreint de tendresse malhabile car trop inhabituelle, et dans le genre de manifestation dont Hong Sang-soo s'est rendu maître, en ce qu'elle mêle merveilleusement le grotesque au poignant, le vieux poète cherche à leur offrir quelque chose en souvenir de lui et trouve deux peluches gagnées dans une fête foraine dont chacune est supposée les représenter. Voilà peut-être la seule sagesse diffusée par ce beau film nocturne : l'aplatissement de tout, amour, art, notoriété, famille, à un niveau dérisoire ou anecdotique, qui pourtant n'enlève rien de leur essentielle beauté. Car ils sont le matériau de la vie même, et en cela extraordinairement précieux.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

**HOTEL BY THE RIVER** de HONG SANG-SOO avec Ki Joo-bong, Kwon Hae-hyo, Yu Jun-sang, Kim Min-hee et Song Seon-mi... 1h 36.



# CINÉMA/

Paul Anderson  
et Adriana Paz  
dans *Tijuana Bible*  
de Jean-Charles  
Hue. PHOTO AVALON



## «The Climb», amis d'offense

Pour son premier film, Michael Angelo Covino a choisi le genre de la bromédie, revu et corrigé, et déjoue tous les pièges de la facilité et des clichés.

**T**he *Climb* est de ces films américains, indés à mort, qui font explicitement du pied aux publics européens. Voir des appels de phare au cinéma français – veine gaieté mélancolique à la Claude Sautet dont le cinéaste s'avoue très entiché. Ça commence pourtant avec deux Américains moyens, affublés des habituels prénoms monosyllabiques de *bro movies* : Mike et Kyle (Michael Angelo Covino, qui signe aussi la réalisation, et Kyle Marvin, vrai pote à la ville et coscénariste) partagent une amitié virilo-romantique depuis toujours. Ils vont cheminant à vélo dans les Alpes quand le premier révèle au second la liaison torride qu'il vit avec sa fiancée, à quelques semaines du mariage. Ce démarrage en côte – marqué par un humour tout en flegme, presque dissocié – donne le la et la cadence du film, dénivelé de placidités frappées d'amertume, qui sont autant de vues en coupe sur l'amitié masculine et ses sévices. Soit les pleins et les creux d'une relation empoisonnée sur dix ans, trouée d'ellipses, dont chaque acte filmé en plan-séquence s'apparente au round

d'une nouvelle confrontation. Le karma existe. Le cocu (dadaïs débonnaire dépeint comme un homme carpette, le dindon et l'oie blanche de la farce) finit par retrouver l'amour. Et le salaud, devenu veuf et flapi, se mue en épave vis-à-vis duquel le film ne cherche heureusement pas à nous extorquer la moindre sympathie. On croit d'abord voir *The Climb* fonder dans le traquenard de la bromédie au logiciel miso (la nouvelle fiancée jouée par Gayle Rankin, forcément mégère, porte la culotte dans le couple et ressemble fort à l'ennemie du film). Fausse piste : il n'y a qu'à voir comment ce premier long métrage très prometteur réarrange à sa sauce le cliché de la course jusqu'à l'autel qui vise à interrompre le mariage, et son anti-happy end de guingois. Michael Angelo Covino cadre la bromédie dans un mouvement indolent et régulier, qui paraît mimer l'avancée vers un horizon de vie étonnamment desséché (le mariage comme contrat normé vers lequel Kyle se laisse porter). Tout au long de ce lancer de tartes à la crème biliaries, c'est sans trémolos qu'il se pose la question (et en réalité, le problème) des gens dont on s'entoure pour devenir adulte, comme une manière de rester coincé avec eux.

SANDRA ONANA

**THE CLIMB** de MICHAEL ANGELO COVINO avec Michael Angelo Covino, Kyle Marvin, Gayle Rankin... 1h 38.

## «Tijuana Bible», réservoir drogues

**Avec son nouveau film de cartel à l'intrigue minimaliste, Jean-Charles Hue semble avoir perdu la fièvre qui habitait ses précédents longs.**

**O**n saisit d'emblée ce qui fascine Jean-Charles Hue à Tijuana : la ville frontalière regorge de récits alliant le romanesque de parcours de vie cabossés, le sulfure d'une cité de la drogue et l'omniprésence de Dieu, sous des formes plus ou moins psychédéliques. Dans *Tijuana Bible*, le réalisateur s'empare du genre bien balisé du film de cartel en le colorant d'une intrigue minimaliste autour de la recherche d'un frère par sa sœur, avec l'aide d'un ex-soldat américain venu dissiper son trauma dans la fumée du cristal meth. Si le cinéaste a déjà filmé la ville mexicaine à de multiples reprises depuis plus de dix ans, c'est la première fois qu'il s'aventure sur le terrain de la fiction pure. Son précédent long métrage, *Mange tes morts*, centré sur quelques personnages-amis de la communauté yéniche de Beauvais (Oise), tirait profit de son option iconoclaste puisque le film de casse se trouvait sans cesse remis en cause par l'énergie explosive de Fred et ses frères, qui faisaient fi de toute frontière entre le docu et la fiction. Dans ce nouveau film, rien de tel, et malgré le climat de cité interlope qui nimbe chaque coin de rue, tout est plus sage, à commencer par le scénario : très balisé en même temps qu'assez vague

et embrouillé, il corsète le film qui multiplie les passages obligés (règlements de compte avec le caïd local, scène plus relax à la plage) sans trouver un souffle propre à la mise en scène. On reconnaît les obsessions de Jean-Charles Hue pour les corps marqués (maigreur, tatouages) et les chemins tortueux que peut prendre la rédemption, mais on ne sent pas la fièvre si particulière de ses premiers films, ni devant ni derrière la caméra. En effet, on a l'impression que les acteurs professionnels qu'il a choisis l'encombrent plus qu'ils ne l'inspirent : ces intermédiaires de fiction le privent d'un accès direct à la

réalité de la ville et ses habitants, qui est le véritable point d'attraction de *Tijuana Bible* mais reste à l'état de paysage. Dans le court film *Tijuana Tales* réalisé en 2016, Hue prenait le parti d'une voix off à la première personne qui donnait à ses images la palpitation d'une expérience vécue au plus près du filmage. Ici, la fiction agit comme un étouffoir et prive les plans de leur liberté et de leur ambiguïté.

LAURA TUILLIER

**TIJUANA BIBLE** de JEAN-CHARLES HUE avec Paul Anderson, Adriana Paz, Noé Hernandez... 1h 32.



Kyle Marvin et Michael Angelo Covino dans *The Climb*. PHOTO TOPIC STUDIOS



# GINÉMA

## «T'as pécho?», pubère la vie

Dix ans après «les Beaux Gosses», un nouveau teen movie français prend le pouls d'une nouvelle génération d'ados, à l'heure de #MeToo.

Bienvenue en Harmonie, pays cruel et trivial des émois nubi-les dont le film *T'as pécho?* livre un nouveau précis pédagogique. Des collégiens, girafons mignons de 14 ans (on ne laissera personne dire que ce n'est pas le pire âge de la vie), dont les phéromones frissonnent au passage du sexe opposé, s'offrent les services d'une camarade pour leur inculquer les rudiments de la séduction. En guise de salle de classe et pour quasi-monodécoturquoise: les vestiaires de la piscine, lieu de la vulnérabilité quintessenciée des corps logés à l'enseigne unique du maillot de bain. Le défi est toujours de débrouiller un peu de grâce à même l'ingratitude de l'âge des combustions hormonales. De s'essayer à cuisiner une mixture générationnelle dans le vieux pot du *teen movie*, propice à toutes les réactualisations puisqu'il enregistre des mœurs sujettes à l'obsolescence accélérée – à l'image du sabir parlé par le gang de comédiens non professionnels qui consentent avec plus ou moins d'aisance à pasticher leurs coutumes. Les amours rive gauche en perfecto The Kooples dans *LOL* et les montées de sébum rennaises des *Beaux Gosses*, c'était il y a déjà plus de dix ans. Voici donc *T'as pécho?*, photographie possible d'une génération qui digère les enseignements de la séquence #MeToo, qui professe à l'image la fin des mascarades Photoshop sur les corps, distille une chaste dose d'homosexualité en arrière-plan pour faire bonne mesure et dévie peu du thème traditionnel de la revanche du puceau. Une utopie d'entraide entre les sexes flotte à même cette boîte à outils de pédagogie bienveillante, gentille dialectique du cul et du cucul qui vise moins à déniaiser ses personnages que les spectateurs sortis de l'âge tendre, curieux de voir comment se débrouillent les jeunes de nos jours.

SANDRA ONANA

**T'AS PÉCHO?** d'ADELINE PICAULT avec Paul Kircher, Inès d'Assomption, Ramzy Bedia... 1 h 38.



LA RABBIA

## Les maudits et non-dits de Hiroshima

Il était un peu plus de 8 h 15 ce 6 août 1945 quand un éclair aveuglant irradié le ciel de Hiroshima, et dans un souffle déchirant, détruisa la ville, réduite à un chaos de gravats et de cadavres calcinés avant qu'une pluie goudronnée ne vienne recouvrir défunts et survivants hagards d'une pellicule noirâtre et gluante... De la monstrueuse attaque nucléaire, *Pluie noire* (1989), adapté par Shohei Imamura du roman de Masuji Ibuse, restitue bien sûr quelques clichés dans de longs

plans tortueux au sublime noir et blanc: le gigantesque champignon atomique embrasant l'horizon, les corps brûlés, les peaux fondues, les morts flottant sur les eaux boueuses comme des troncs d'arbre... Mais en cinéaste clinicien, auscultant les âmes torturées avec la précision d'un entomologiste, Imamura préfère aborder la catastrophe à travers les traces, physiques et psychologiques, qu'elle a laissées chez les victimes des radiations nucléaires. Considérés comme des

parias dans un Japon désireux de se reconstruire en soldant le souvenir douloureux de la défaite, les irradiés de Hiroshima peinent à s'insérer. De même que la puissance du souffle nucléaire a imprimé l'ombre d'une aiguille sur le cadran de la vieille horloge du village, pour la jeune Yasuko, sa tante et son oncle, le temps semble aussi s'être à jamais arrêté pour eux. Les blessures paraissent légères, voire invisibles, mais ils portent leur statut de *hibakusha* («irradiés») comme une

souillure indélébile, qui les prive de toute perspective, et la jeune femme, malgré les certificats de bonne santé complaisamment délivrés par le médecin, peine à trouver à se marier. L'enfer poursuit son ouvrage, décimant les rescapés un à un, ou hantant leur mémoire de visions traumatiques.

NATHALIE DRAY

**PLUIE NOIRE** de SHOHEI IMAMURA (1989) avec Kazuo Kitamura, Yoshiko Tanaka... (2 h 04). Reprise.

## «The Vigil», une foi d'outre-tombe

**Huis-clos autour d'une veillée funèbre dans le milieu juif orthodoxe de New York.**

Il y a, devant *The Vigil*, un petit mouvement de recul comme face à toute fiction fantastique située dans un milieu religieux précis (traduction: non catholique): l'épisode d'*X-Files* «les Calusaris», avec ses exorcistes roumains orthodoxes, ou le film *Unborn* (2009) de David Goyer, avec son

rabbin exorciste, exploitaient leur fonds culturel assez basement, façon folklore. Même si, par exemple, la culture yiddish abonde en dybbuks («esprits») et golems (automates bio). *The Vigil* se situe, lui, dans le milieu juif orthodoxe new-yorkais et a la bonne idée d'avoir le point de vue de Yakov, jeune homme ayant quitté la communauté mais rattrapé par son passé lorsqu'il doit un soir servir de shomer de secours: quelqu'un devant veiller sur le corps d'un défunt récent avant son enterrement. Mauvaise idée évidemment.

Le cadre ici est ce qu'il y a de plus réussi: un huis-clos assumé dans un appartement fané et idéalement mal éclairé, une veuve atteinte d'Alzheimer mais inquiétante, un mort sous un drap blanc et quelque chose hors champ qui provoque un ramdam, dans la grande tradition du fantastique invisible à la Jacques Tourneur. Si *The Vigil* ne révolutionne pas les films de mauvais esprits frappeurs (qui finissent toujours par posséder de la même façon, toutes religions confondues), le cinéaste Keith Thomas assume le genre avec un panache bruyant. Et fait mouche lorsqu'il traite en même temps son environnement avec une distance respectueuse (notamment garantie par la présence de l'acteur Menashe Lustig, non professionnel vu dans le film *Brooklyn Yiddish*, sis dans le même milieu) et son héros commun quasi survivant, échoué impuissant dans une nouvelle vie séculaire (Yakov participe à des groupes d'ex-juifs orthodoxes). Prières, psys et Facetime s'entrechoquent dans un sain rappel que le meilleur du fantastique exacerbe les archaïsmes et le contemporain, au point de ne plus savoir à quel saint se vouer.

LÉO SOESANTO



*The Vigil* est huis-clos dans un appartement fané. PHOTO WILD BUNCH DISTRIBUTION

**THE VIGIL** de KEITH THOMAS avec Dave Davis, Menashe Lustig... 1 h 30.



## Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr 01 87 39 80 20

## MUSIQUE

**VOUS VENDEZ VOS DISQUES VINYLES ?**  
LOTS, COLLECTIONS, CDS ET DVDS, ENCEINTES ET PLATINES, SYSTÈMES HIFI, MATÉRIEL DJ, SONOS, INSTRUMENTS ?

**PARIS LOVES VINYL**  
VOUS PROPOSE UNE ÉQUIPE SÉRIEUSE ET SES MEILLEURS DISQUAIRES POUR VOUS LES RACHETER AU MEILLEUR PRIX. DÉPLACEMENTS DANS TOUTE LA FRANCE. EXPERTISE DE COLLECTION POSSIBLE.

**RÉPONSE ASSURÉE DANS LA JOURNÉE.**  
06 09 98 80 71

**Libération**

est habilitée pour toutes  
**VOS ANNONCES LÉGALES**  
sur les départements

**75 92 93**

de 9h à 18h au 01 87 39 84 00  
ou par mail  
legales-libe@teamedia.fr

ANTIQUITÉS/  
BROCANTESAchète  
tableaux  
anciensXIX<sup>e</sup> et Moderne  
avant 1960

Tous sujets, école de Barbizon, orientaliste, vue de Venise, marine, chasse, peintures de genre, peintres français & étrangers (russe, grec, américains...), ancien atelier de peintre décédé, bronzes...

Estimation gratuite

EXPERT MEMBRE DE LA CECOA  
V.MARILLIER@WANADOO.FR

06 07 03 23 16

La reproduction de  
nos petites annonces  
est interdite

**Vous  
voulez  
passer  
une  
annonce  
dans**

Libération

**Vous  
avez  
accès à  
internet ?**

Découvrez notre site  
de prise d'annonce  
en ligne  
<http://petites-annonces.liberation.fr>

## MERCREDI 29

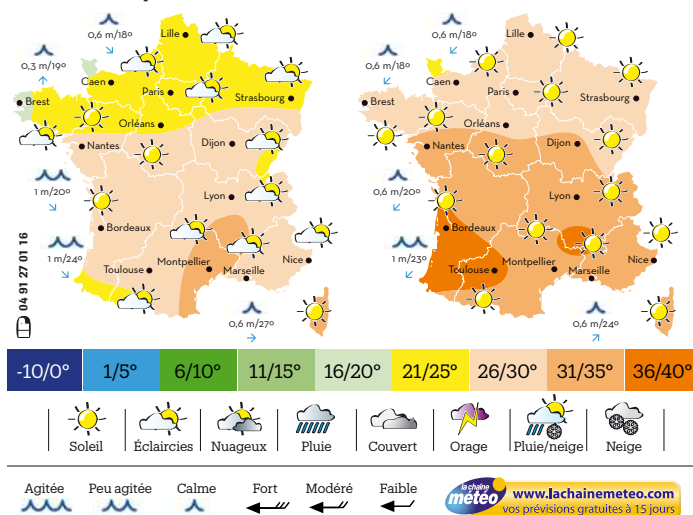
Quelques nuages bas traînent du bassin aquitain aux vallées d'Auvergne et de Rhône-Alpes jusqu'au Jura. Le soleil s'impose ailleurs.

**L'APRÈS-MIDI** Le soleil s'impose largement au milieu de quelques cumulus de beau temps. Du Jura aux Alpes, une petite averse peut se produire près des plus hauts reliefs. C'est du beau temps estival sans excès.

## JEUDI 30

C'est un temps calme qui s'impose partout, un peu frais près de la Manche et des Ardennes. Le risque d'averses disparaît sur le Jura et les Alpes.

**L'APRÈS-MIDI** Conditions anticycloniques avec un temps estival sur tout le pays. Les températures repartent à la hausse avec de très fortes chaleurs dans le sud.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	12	22	Lyon	21	30	Alger	24	29
Caen	10	21	Bordeaux	15	30	Berlin	16	21
Brest	11	20	Toulouse	20	30	Bruxelles	11	21
Nantes	12	26	Montpellier	22	33	Jérusalem	21	36
Paris	14	25	Marseille	23	30	Londres	13	22
Strasbourg	16	25	Nice	23	28	Madrid	23	37
Dijon	15	27	Ajaccio	24	31	New York	26	32



[www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)  
2, rue du Général Alain  
de Boissieu, 75015 Paris  
tél. : 01 87 25 95 00

Édité par la SARL

Libération  
SARL au capital  
de 15 560 250 €  
2, rue du Général Alain  
de Boissieu CS 41717  
75741 Paris Cedex 15  
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire  
SFR PresseCogérants  
Denis Olivannes,  
Paul QuinioDirecteur de la publication  
Paul QuinioDirecteur délégué  
de la rédaction  
Paul QuinioDirecteurs adjoints  
de la rédaction  
Stéphanie Aubert,  
Christophe Israël,  
Alexandra SchwartzbrodDirecteur artistique  
Nicolas ValoteauRédacteurs en chef  
Michel Becquembois  
(édition), Christophe  
Boulard (technique),  
Sabrina Champenois  
(société), Guillaume  
Launay (web), Christian  
Lisson (enquêtes)

Rédacteurs en chef adjoints

Jonathan Bouchet-  
Petersen (France),  
Lionel Charrier (photo),  
Cécile Daumas (idées),  
Vittorio De Filippis  
(monde), Gilles Diers  
(web), Fabrice Drouzy  
(spéciaux), Matthieu  
Ecoiffier (web), Catherine  
Mallaval (société), Didier  
Péron (culture), Sibylle  
Vincendon (société)ABONNEMENTS  
abonnements.liberation.fr  
seabo@liberation.fr  
tarif abonnement 1 an  
France métropolitaine : 384€  
tél. : 01 55 56 71 40

## PUBLICITÉ

Altice Media Publicité -  
Libération  
2, rue du Général Alain  
de Boissieu, 75015 Paris  
tél. : 01 87 25 85 00

## PETITES ANNONCES

CARNET  
Team Media  
10, bd de Grenelle CS 10817  
75738 Paris Cedex 15  
tél. : 01 87 39 84 00  
hpiat@teamedia.fr

## IMPRESSION

Midi Print (Gallargues),  
POP (La Courneuve),  
Nancy Print (Jarville),  
CILA (Nantes)

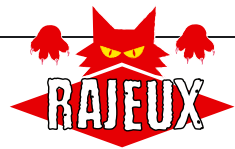
Imprimé en France  
Membre de OJD-Diffusion  
Contrôle CCPAP : 1120 C  
80064 ISSN 0335-1793.  
Origine du papier : France



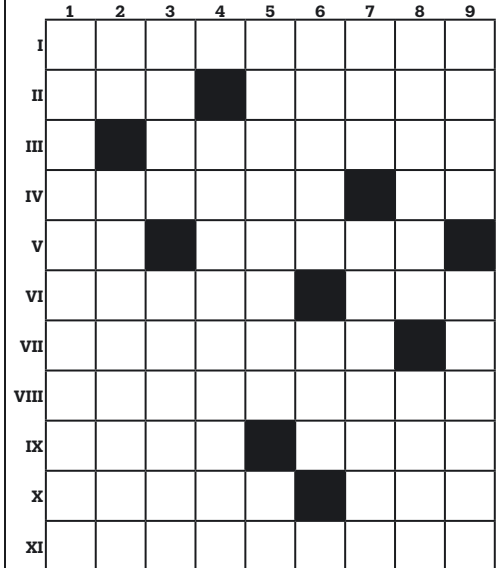
Taux de fibres recyclées :  
100 % Papier détenteur de  
l'Eco-label européen  
N° FI/37/01

Indicateur  
d'eutrophisation :  
PTot 0009 kg/t de papier  
La responsabilité du  
journal ne saurait être  
engagée en cas de non-  
restitution de documents.

Pour joindre un journaliste  
par mail : initiale du  
prenom.nom@liberation.fr



## ON S'EN GRILLE UNE ?

Par GAËTAN  
GORON

## Grille n° 1584 / Gisèle Halimi

## HORIZONTALEMENT

1. Gisèle Halimi fréquenta leurs bancs II. Dépassé # Une vieille robe noire et blanche, par exemple III. Fait partager (ses valeurs, ses combats) IV. Humiliées à la Libération # C'est la fin du parcours V. ClixV # Une des trois Muses avant les neuf VI. Agréables en apparence # Fleuve allemand VII. Qui a l'apparence d'un grain VIII. Gisèle Halimi est l'une des 343 à l'avoir signé IX. Extrémiste d'inflammations # On est seul dans cette boîte X. Plus long cours d'eau du Mexique # Roula XI. Gisèle Halimi fréquenta ses bancs

## VERTICALEMENT

1. Marina Hands y joue le rôle de Gisèle Halimi 2. Un peu d'eau # Gisèle Halimi fut l'une d'elles 3. Lettres grecques # Fonds de piscines 4. Gisèle Halimi en fut une figure 5. Comme le ton, lors d'un procès, de Gisèle Halimi face à Robert Badinter : « Je ne me laisserai pas renvoyer à mes fourneaux par le professeur Badinter » # Cœur d'une dame 6. De toutes les couleurs # Il est un peu plus grand que l'UE 7. Cette demande de gilets jaunes n'a pas abouti # Libé n'en est pas un, Philosophie magazine si 8. Dialecte syrien, saint et docteur de l'Eglise # Avant Detective ou Grit sur les écrans 9. Palindrome dans l'Orne # Fin Solutions de la précédente HZ. I. ÉPICEMARD. II. BETHSABÉE. III. ÔTER. JONC. IV. MEMENTO. V. AR. TE. NON. VI. AGI. TAIN. VII. CINÉPHILE. VIII. ADONAI. EX. IX. PIN. RELUI. X. OR. CARUSO. XI. SAVOISIEN. Vt. 1. EBOLA. CAPOS. 2. PET. RAIDIRA. 3. ITEM. GNON. 4. CHRÉTIEN. CO. 5. ES. ME. PARAI. 6. MAJE. THIERS. 7. ABONNAI. LUI. 8. RENTOILEUSE. 9. DÉCONNEXION. g.goron@libe.fr

## SUDOKU 4318 MOYEN

8		2		4	
9	7			1	6
3		6	1		9
		5	6		
	8	3	2	5	
	3	7	8		
2		8	4		1
7	1	6		9	5
8	3		5		9

## SUDOKU 4318 DIFFICILE

8		2		9	
2	4	7	9	3	1
	7				2
1	2	8	7		
4	2		6		9
3	1	5	6		
4	7				3
8	3	9	6	1	2
9		8	6	5	

## SUDOKU 4317 MOYEN

9	5	8	4	6	1
2	4	3	8	9	7
7	6	1	2	3	5
8	9	4	6	5	2
1	7	5	3	4	9
6	3	2	7	1	8
3	8	7	9	2	4
4	1	6	5	8	3
5	2	9	1	7	6

## SUDOKU 4317 DIFFICILE

2	5	1	9	3	4
6	9	3	7	8	5
4	7	8	6	1	2
1	8	4	2	9	6
7	6	5	3	4	1
3	2	9	8	5	7
8	1	6	5	7	9
9	3	2	4	6	8
5	4	7	1	2	3

Solutions des  
grilles d'hier

# Bombino

**Simone Zanoni** Hyperactif, le chef du George a vu sa notoriété exploser avec le confinement tandis que son restaurant, l'un des rares étoilés de palace ouverts, fait le plein.



**S**i la Terre était ravagée par un désastre nucléaire, il serait toujours là, à battre des mains comme une pile Duracell, lançant à la cantonade son gimmick préféré : « Bomba atomica ! » Simone Zanoni est un hyperactif. Il l'assume : « J'ai peur du vide. Quand je fais une pause, ça me déstabilise. »

Pendant le confinement, le chef italien de 44 ans du restaurant étoilé le George, du palace du même nom près des Champs-Élysées, a multiplié les vidéos de recettes sur Instagram. Déjà connu pour ses apparitions dans *Top Chef*, il est passé de 50 à 120 000 abonnés. Son enthousiasme de beau gosse lombard, les dents blanches, les cheveux bouclés, les tablettes de chocolat, était communicatif. Il éclairait nos quotidiens mornes de son apparente joie de vivre, mixant les recettes de pasta ou de risotto avec des zestes de sa vie personnelle : sa femme, leurs deux enfants, la belle maison près de Versailles. Un havre de paix dynamique ponctué d'adjectifs laudateurs. Il approuve : « Qu'est-ce qu'on représente pour les gens ? L'image de la famille un peu parfaite. On apprend aux enfants à bien manger, à faire des gâteaux à la

maison, etc. On partage toutes nos bonnes pratiques. » De cette période, il a tiré un livre de recettes, sur l'idée d'un de ses followers, un gendarme. L'ouvrage, autoédité, s'est vendu à 7 000 exemplaires en quelques jours. Il en a réimprimé 10 000. « C'est une pile électrique, il tuitoie tout de suite, il est très réactif tout en étant sympathique, raconte Hervé Didelot, le militaire en question. Et puis, son accent... »

Ce matin-là, il nous emmène dans le potager du restaurant, au Domaine de M<sup>me</sup> Elisabeth, à Versailles. Depuis son arrivée en 2016 au George, Simone Zanoni tente d'introduire une touche de local et de bio raisonné dans ses plats. Entre les haricots nains aiguillon, les panais, le basilic vert, les betteraves burpees golden ou les poivrons sweet banana, il s'enthousiasme pour les dix variétés de carottes et les douze de tomates. Il ramasse du fenouil, nous le fait goûter, « tu as vu comme ça ressemble à l'anis », c'est vrai, c'est excellent, et il coupe une courgette, on la croque, ça sent bon l'été. « On pourrait la manger juste comme ça. Je voudrais mettre une table au centre du potager et pouvoir y faire venir les clients. J'essaie toujours de recréer ce que j'ai connu enfant. »

## LE PORTRAIT

Simone Zanoni a grandi dans un petit village de montagne, près du lac de Garde. Le père est ouvrier dans la métallurgie, la mère est au foyer. La famille a un coin de terre, qu'elle cultive. Le bambino aime garder les bêtes avec son grand-père berger. Pour gagner des sous, et se sentir indépendant le plus vite possible, il balaie sur des chantiers ou dépêche des lapins. « J'étais motivé. J'ai su très vite que j'avais une autre ambition que de rester là-bas le restant de ma vie. » Avec ses amis, il aime organiser des courses de caisse à savon dans les rues en pente. Ils mettent des bottes de foin dans les virages. Le trublion décrit les traces encore vivaces de ses chutes. Le casse-cou adore la vitesse. Pour se rendre dans les Yvelines, il prend la Porsche électrique de l'hôtel. Dans la tradition d'un Fangio ou d'un Arturo Benedetto Giovanni Giuseppe Pietro Archangelo Alfredo Cartofoli dé Milan, il fait vrombir le moteur. La pulsation évoque les bruits des films de science-fiction. Lorsqu'il travaillait en Angleterre, un accident de moto l'a mis sur le carreau pendant un mois. Épuisé, il n'a pas vu la voiture qui l'a renversé. Signe aussi qu'il n'était pas loin du burn-out.

Au début de sa carrière, l'Italien travaille pour Gordon Ramsay. Le chef anglais est alors au sommet de sa gloire. L'ambiance est dure, violente, intense. Simone Zanoni se fait traiter de « petit Italien de merde ! »

toute la journée. « J'étais le seul étranger dans la brigade. Moi, j'ai subi le racisme alors que j'étais blanc. Je comprends le mouvement Black Lives Matter. Quand tous les jours on te fait sentir que tu es différent, c'est vraiment dur. » Il continue : « A Londres, je n'ai pas vraiment vécu mon métier, je fermais les yeux et je travaillais comme un soldat. Maintenant, je choisis les guerres que je mène. »

Le Transalpin garde un souvenir mitigé de son mentor : « Il a oublié les fondamentaux : ne jamais négliger ceux qui t'ont aidé à devenir qui tu es aujourd'hui. Toutes les personnes qui ont commencé avec lui sont parties. » Même s'il monte rapidement en grade, jusqu'à s'occuper du restaurant doublement étoilé du Britannique à Versailles, le Trianon Palace, l'ambitieux n'arrive plus à s'aimer : « J'étais dur, compliqué à vivre, agressif. Je me suis dit : "Tu ne peux pas te réveiller tous les matins avec cette rage." »

En 2016, le George V lui propose de reprendre le restaurant méditerranéen de l'hôtel. Il saute sur l'occasion. Le quadra s'apaise. Il fait enfin ce qu'il veut. « Il faut se battre pour être heureux. Je côtoie tous les jours des gens qui ont tellement d'argent, et qui sont tellement malheureux. » Lui-même gagne très bien sa vie, entre son salaire, confortable, et les partenariats avec des entreprises italiennes (Lagostina, Mutti, Lavazza), qui profitent de sa notoriété en France. La « Casa Zanoni » est devenue une marque en soi, dont s'occupe sa femme, Greta, la meilleure amie de sa sœur. Elle est essentielle pour le cadrer, un minimum. « Mon côté pile électrique, ça la dépasse parfois. Elle me balance : "Laisse-moi tranquille, va te cogner la tête contre un mur." » Il rit. A tout le temps sauter d'une activité à une autre, on l'imagine volontiers un peu épuisé.

Depuis qu'il est à la tête du George, où il a rapidement obtenu une étoile, Simone Zanoni tente de faire revenir les Parisiens dans un lieu essentiellement fréquenté par les touristes. L'ambiance est plus décontractée, les plats sont souvent à partager et les prix pas (trop) excessifs (65 euros le menu déjeuner). Aimant jouer sur « le déséquilibre des produits pour créer l'équilibre », il défend, avant tout, une « cuisine gourmande » qui n'a pas honte de se faire plaisir. En ce moment, le succès est inespéré. Rare étoilé de la capitale ouvert, la clientèle d'affaires se presse sur la terrasse au calme, débarassée des cliquetis des valises émiratistes et des ouaf-ouaf des chihuahuas russes. Entouré de ce Who's Who bequetant du CAC 40, on déguste un sublime gaspacho, une tarte tatin de tomates confites à la glace *cacio e pepe* (de la « bomba atomica »), des arancinis safranés au tartare de thon (*mamma mia*), des agnolottis de veau braisés aux pleurotes ou encore un baba parfumé à l'amaretto, au sorbet abricot et à la crème de riz qui nous laisse pantois. Lesté de plaisir, on rentre chez nous faire la sieste, tandis que Simone Zanoni, lui, continue de courir. ♦

Par **QUENTIN GIRARD**  
Photo **ROBERTO FRANKENBERG**



## Une vie en héritage

Tragiques ou bénéfiques, culturelles ou spirituelles, ces successions brisent ou façonnent un destin.

Libé

Mercredi 29 juillet

# ANASTASIA, DERNIÈRE DES ROMANOV

Et aussi ■ Nos séries  
de l'été ■ Des photos  
■ La BD ■ La recette  
■ Des jeux...

Portrait de la grande-duchesse Anastasia Nikolaïevna Romanov, en 1915. PHOTO ALAMY. ARCHIVE PICS

# ÉTÉ / UNE VIE EN HÉRITAGE

Par  
**FABRICE DROUZY**

«**N**ous, par la grâce de Dieu, Anastasia Nikolaïevna Romanova, Souveraine, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies, Grande, Petite et Blanche; Tsarine de Moscou, Kiev, Vladimir, Novgorod...; Grande-duchesse de Smolensk, de Lituanie, de Volhynie et de Finlande; Princesse d'Estonie...» Fut-elle, durant quelques minutes, en attendant le coup de grâce des bourreaux qui venaient d'assassiner sa famille, la dernière impératrice de Russie? Porta-t-elle ce titre devenu obsolète durant des décennies après une rocambolesque évasion? Ou une usurpatrice joua-t-elle son rôle pour s'approprier le «trésor des Romanov»? Le mystère entourant la disparition et la réapparition d'Anastasia Romanova, benjamine du tsar Nicolas II, alimenta pendant près d'un siècle polémiques et rumeurs. Si la fin est aujourd'hui connue, la légende reste vivace dans la culture populaire, comme en témoignent les innombrables films, essais et romans qui lui sont consacrés.

## Les quatre filles de Nicolas II

14 mai 1896, Moscou. Les cloches de la cathédrale du Kremlin sonnent à toute volée. Le jeune Nicolas et la tsarine pénètrent dans la cathédrale

de l'Assomption. Devant eux, un parterre de nobles, religieux et militaires venus célébrer le mariage de ce couple rayonnant, maître d'un sixième des terres émergées du globe et qui, chose rare à l'époque, s'aime d'un amour sincère. Le XX<sup>e</sup> siècle est proche, la Russie se modernise, un avenir radieux semble destiné aux jeunes gens...

De fait, les premières années ressembleront au conte de fées escompté. Bals, voyages en Europe, réceptions et villégiatures dans les nombreux palais de l'empire; la famille ne cesse de s'agrandir avec la naissance de quatre filles, les grandes-duchesses Olga, Tatiana, Maria et Anastasia (le 18 juin 1901), puis, trois ans plus tard, l'héritier tant attendu, le tsarévitch Alexis, chez qui on diagnostiquera rapidement une hémophilie, maladie incurable à l'époque. Avec l'arrivée d'Alexis, la famille se referme sur elle-même. Une vie simple, à l'image de ce que souhaitait la tsarine. D'origine allemande, celle-ci a hérité de sa grand-mère, la reine Victoria, une éducation puritaine et stricte qu'elle transmet aux petites: tennis, bain froid de bon matin, exercices... Voilà pour le corps. Pour l'âme, études, pieuses lectures et respects des rites liturgiques. Mais sans brimades ni sévérité excessive. Les deux parents sont présents, attentifs, aimants. Les filles grandissent. Elles vont par paires: les deux aînées, Olga et

Tatiana, sont inséparables. La première est blonde, impétueuse et charmante; la seconde, plus discrète, sans doute moins douée. Les petites, Marie et Anastasia, sont très attachées l'une à l'autre; toutes deux gaies, un peu rondes... Anastasia est la plus facile à vivre, toujours prête à rendre service; sa mère la surnomme affectueusement «notre brave petit toutou». On partage et on échange les jouets, les filles dorment sur des lits de camp, deux par chambre. Comme leur père, elles tiennent un journal dans lequel elles notent les faits et gestes de leurs journées identiques: «Avons pris le thé, avons joué aux puces, avons dîné ce soir avec papa et Alexis...» Les photos les montrent habillées de blanc, sages et romantiques, entourant parfois un petit garçon au visage ovale et au regard triste. Les quelques bribes de films qui nous sont parvenues les voient riantes, dansant au bras de jeunes officiers.

## Allers-retours macabres

L'heure n'est pourtant plus à l'insouciance et aux parties de yachting. Un vent révolutionnaire souffle sur la Russie et l'entrée en guerre calamiteuse va définitivement faire sombrer la vieille dynastie. Comme Louis XVI, dont il partage nombre de traits de caractère, Nicolas II n'est pas à la hauteur des événements, et

Portrait de la famille impériale russe, en 1914. Anastasia (à droite) est la benjamine des grandes-duchesses.

PHOTO COSTA-LEEMAGE

c'est quasiment sans réagir qu'il va abdiquer et se retrouver, avec toute sa famille, prisonnier du gouvernement socialiste. Le 1<sup>er</sup> août 1917, à 6 h 10, le train les emmenant vers leur exil sibérien s'ébranle. «Je remercie Dieu d'avoir permis que nous soyons sains et saufs, et tous réunis», note simplement le tsar dans son journal, avant de détailler les péripéties du voyage. Pendant presque un an, il ne se passera quasiment rien. Une vie au ralenti dans la petite ville d'Iekaterinbourg, surveillée par des gardes grossiers. Les jours se suivent et se ressemblent, loin du tourbillon mondial. La Grande Guerre est sur le point de s'achever, les bolcheviks ont définitivement éliminé les partis modérés. La terreur s'installe. La guerre civile commence. Au cœur de l'été 1918, la pression des armées blanches dans la région accélère les événements: le tsar doit disparaître! Le 16 juillet 1918, un télégramme donne l'ordre d'exécuter les prisonniers. Vers minuit, on réveille les Romanov et on les conduit à l'entresol... Les détails de l'exécution sont cauchemardesques. «Les balles, au lieu de s'enfoncer dans les corps des jeunes grandes-duchesses, rebondissaient et volaient à travers la pièce», raconteront les soldats qui, pris de peur, se mettent à tirer dans tous les sens avant de comprendre que les jeunes filles portaient des ceintures cousues de diamants. Nicolas et sa femme sont tués sur le coup. Alexis est achevé à coups de baïonnette, puis c'est au tour de ses sœurs. Anastasia sera la dernière... La fumée a envahi la pièce, les murs sont criblés d'impacts.

La suite sera froidement consignée dans un rapport rédigé par le commissaire de justice Iakov Iourovski, responsable de l'exécution de la famille impériale: «Les cadavres furent entassés dans une fosse, les visages et les corps aspergés d'acide sulfurique afin qu'on ne pût les identifier et que la puanteur de la décomposition fût évitée... La fosse fut recouverte de terre et de branchages, on posa par-dessus des madriers, on aplanit soigneusement, et il ne resta plus trace de la fosse.» Ordre, contre-ordre. Les bourreaux reviennent la nuit suivante pour les ensevelir un peu plus loin sous un chemin forestier. Le tsarévitch Alexis et l'une de ses sœurs, Maria ou Anastasia, sont brûlés dans les bois voisins... Ce sont ces allers-retours macabres, les récits contradictoires ou incomplets

«Les balles, au lieu de s'enfoncer dans les corps des jeunes grandes-duchesses, rebondissaient et volaient à travers la pièce.»



des témoins – peu fiers ou vantards – qui alimenteront par la suite les légendes survivalistes.

## Je sais qui tu es

17 février 1920, Berlin. Un policier sauve in extremis une jeune femme qui vient de se jeter dans les eaux glacées d'un canal. L'inconnue n'a pas de papiers et refuse de donner son identité. Elle est transférée peu après à l'asile d'aliénés de Dalldorf

# Anastasia Romanov, grandeur et renaissance

**Mystification** Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, la famille impériale russe est assassinée sur ordre des bolcheviks. Quelque temps plus tard, une inconnue assure être Anastasia, la benjamine des Romanov. S'ensuit une célèbre imposture.





Anna Anderson, qui prétendit être Anastasia, était une ouvrière polonaise nommée Franziska Schwanzdowska. GETTY IMAGES

où, d'après son accent de l'Est, on pense avoir affaire à une réfugiée russe. Le corps de la jeune femme est couvert des cicatrices et de lacerations, elle a également une profonde entaille en forme de triangle sur le pied qui pourrait correspondre à un coup de baïonnette... Un an plus tard, une de ses voisines de chambre (internée comme elle) lui montre une photo de la famille impériale et lui murmure : « Je sais

qui tu es. » Un déclic semble se faire dans le cerveau de la malheureuse. « Tais-toi. » Commence alors l'une des plus belles mystifications du XX<sup>e</sup> siècle. Celle que les médecins ont baptisée Anna Anderson sort de son mutisme. Oui, affirme-t-elle finalement, elle est bien Anastasia Romanova, benjamine du tsar Nicolas II, la seule survivante du massacre de 1918. Elle s'enhardit, commence

à donner des détails, des bribes d'explications... La rumeur enfle. Les visites se multiplient. Un riche couple la prend sous son aile et la fait sortir de l'asile. Anna la miraculée devient la coqueluche du Tout-Berlin. Les émigrés russes se pressent dans son salon pour lui apporter livres, photos et anecdotes... Autant de futurs souvenirs. La plupart d'entre eux ne voient aucune ressemblance avec la jeune

princesse mais, coup de théâtre, la nourrice d'Anastasia et une de ses camarades d'enfance affirment la reconnaître !

La nouvelle « Anastasia » déroule alors le récit de son incroyable aventure : un garde chargé d'enlever les cadavres après la tuerie aurait constaté qu'elle respirait encore et aurait décidé de sauver l'adolescente. Après l'avoir enveloppée dans une couverture, il aurait franchi la frontière. Puis il lui aurait fait un enfant, l'aurait abandonnée. Désespérée, elle aurait décidé de se suicider... Une belle et tragique histoire dont se délectent les journaux et les âmes sensibles. Ainsi qu'un certain nombre d'escrocs rêvant de mettre la main sur le « trésor des Romanov », ces millions de roubles-or déposés en Angleterre avant la révolution qui reviennent de droit à Anna-Anastasia.

### Le temps des doutes

Et tant pis si un détective prouve que « l'héritière de toutes les Russies », comme l'appellent les gazettes, s'avère être une ouvrière polonaise nommée Franziska Schwanzdowska ; qu'importe si elle ne parle pas le russe mais s'exprime parfaitement en allemand, langue qu'Anastasia n'a jamais apprise... Ses partisans trouvent d'autres témoins, dégagent des expertises graphologiques, relèvent des anecdotes qui ne pouvaient être connues que de la grande-duchesse et exhumant ses cahiers d'écolière rédigés en... allemand. Polémiques, expertises, procès (commencé en 1938, il durera près de trente ans), Anna Anderson vivra de sa double identité pendant qua-

tre décennies avant de s'exiler dans les années 60 aux États-Unis, où elle mourra en 1984. Sans jamais renier ses dires ni refroidir la fougue de ses supporters (dont nombre d'auteurs et d'historiens de toutes nationalités) qui poursuivent inlassablement la réécriture des dernières heures des Romanov (1).

### Épilogue

En 1990, les corps de la famille impériale sont retrouvés puis identifiés par une analyse ADN. Deux corps manquent à l'appel, ceux du tsarévitch Alexis et de l'une de ses sœurs. Ils seront retrouvés dix-sept ans plus tard. L'ADN confirmera là encore leur identité. Anna Anderson, de son côté, a été incinérée. Mais un test réalisé à partir d'un morceau d'intestin prélevé lors d'une opération exclura toute filiation avec les Romanov.

Nicolas II et sa famille reposent désormais dans la cathédrale Pierre-et-Paul de Saint-Petersbourg. Dans le monastère de Ganina Yama, près de Iekaterinbourg, un monument massif a été érigé à la mémoire des cinq héritiers de Nicolas II. Enfin réunis. ♦

(1) Parmi les théories, l'une d'entre elles, défendue par l'historien Marc Ferro, voudrait que la tsarine et ses filles aient été sauvées grâce à un accord secret conclu entre les bolcheviks et les Allemands. Elles auraient ensuite vécu dans l'anonymat.

Référence bibliographique : Nicolas II, le dernier des tsars d'Edvard Radzinsky, éd. Le Cherche Midi, 2002.

DEMAIN ARTHUR CONLEY ET OTIS REDDING

**Les amants (4/6)**  
Discrètes ou scandaleuses, ces relations hors mariage ont marqué l'histoire. Aujourd'hui, la séduisante vamp italienne qui défraya la chronique sous le Second Empire.

Un petit entresol minable, mais place Vendôme ; de la vermine qui court, mais sur des meubles de luxe. L'étrange fin de vie de la comtesse de Castiglione, la plus belle femme du Second Empire, maîtresse (sans doute) du roi d'Italie et (sûrement) de Napoléon III, est assez délicate, à l'image de sa vie de dorures et festivités en miroirs voilés de noir pour ne plus voir sa jeunesse évanouie ; ensevelie quasi vivante avec ses chiens dans ce taudis, à même pas 30 ans, en plein triomphe. « D'abord il fallait demander une audience, et triompher de cette première difficulté : faire parvenir la demande à la comtesse, qui n'avait pas de boîte aux lettres. Autorisé à se présenter chez elle, on devait s'annoncer par des claquements de mains rythmés d'une façon convenue. Survenait enfin la maîtresse de céans, sordidement vêtue, mais extrêmement maquillée, car elle avait gardé le culte de ce qui fut sa beauté », narre le journal *Ruy Blas* pour sa nécrologie, en novembre 1899. Qui souligne que la « mélancolique reine déchue ne pouvait se consoler de ces deux maux que sont la vieillesse et la République ». Avoir été l'amante d'un roi et d'un empereur – sans parler de son comte de mari et de tous les autres dont on taira le nom – n'incite guère à la sobriété républicaine.

**Faveurs.** Avant d'être cette ombre ne sortant que la nuit, voilée, endeuillée par la mort de son fils unique en 1866 ; avant de s'entourer, selon *Ruy Blas*, « de quelques hommes éminents qui composaient une cour assidue et qu'elle retenait auprès d'elle autant par l'empire de sa rare beauté que par les facilités d'un esprit viril fait pour les conceptions les plus hautes », Virginia Oldoini, née à Flo-

rence en 1837 dans une famille de petite noblesse, est célèbre pour sa beauté, dès ses 13 ans : on la surnomme « la Perle d'Italie », c'est dire. Elle épouse à 17 ans l'ennuyeux comte de Castiglione, lui donne un fils en 1855 et prend aussi sec deux frères pour amants, ce qui va un peu obérer l'harmonie du couple. Son cousin, Camillo Cavour (grand partisan de

l'unité italienne, un des pères avec Garibaldi et le futur roi Victor-Emmanuel II, de l'Italie qui va naître) lui demande, au nom de Victor-Emmanuel II donc, qui n'est encore que roi de Sardaigne et à qui elle a également accordé ses faveurs, de partir à Paris vampiriser Napoléon III pour obtenir son appui dans la cause de l'unification et de l'indépendance italienne.

Ni une ni d'eux, la comtesse, ravie d'utiliser son esprit qualifié de brillant par sa « cour », s'installe modestement dans la rue qui porte son nom et est présentée lors d'un bal d'où Eugénie est absente pour cause de grossesse, le 9 janvier 1856. On dit que l'apparition de cette comtesse si belle mit la cour des Tuileries à ses pieds, que la mode s'empara de ses coif-

fures, de ses tenues parfois extravagantes (elle adorait se déguiser et fit scandale en petite tenue au bal des Tuileries où, apparaissant dans le costume de Salammbô, on l'avait priée de se retirer), de son originalité, de son indépendance un peu arrogante dont l'empereur fait les frais à une fête donnée au Palais Royal : « Vous arrivez bien tard, Madame, dit galam-

ment Napoléon III à la belle comtesse. — C'est vous, Sire, qui partez bien tôt », répliqua celle-ci, et de poursuivre son chemin « après avoir incliné sa taille divine dans une révérence savamment étudiée », raconte le magazine *people* de l'époque.

**Caprices.** Le 27 juin de cette année-là, après avoir séduit le petit monde chic du Second Empire, c'est l'empereur qui succombe, à Marnes-la-Coquette. Deux ans d'une *love affair* qui lui coûtera son mari, lassé de son train de vie luxueux et qui repart ruiné et cocu en Italie. La magnifique, qui adorait se faire prendre en photo, aurait même donné un fils illégitime à l'empereur au cours des deux années de leur histoire, pendant lesquelles elle met tout en œuvre pour que son impérial amant fasse siennes les idées de Cavour. Un impérial adultère qui défraya la chronique, tout en lui ouvrant les portes des plus grands salons d'Europe. Mais Napoléon III se fatigue de ses caprices et vantardises (il a déjà en vue une autre maîtresse), sa comtesse part à Londres, à Turin, rentre à Passy, puis retourne en Italie au moment de la Commune (elle fut même sollicitée par Thiers en 1870 lors de négociations franco-prussiennes pour contacter Bismarck, qu'elle connaît), puis revient place Vendôme en 1872. Dépressive, elle est soignée par le fameux docteur Blanche, s'enfonçant petit à petit, s'enferme – comme Garbo le fera plus tard – pour cacher sa beauté vieillissante (la Castiglione n'a pas 30 ans, rappelons-le), passant son temps à rêver à ses heures de gloire et à sa beauté immortalisée par le photographe Pierson dans un célèbre cliché. Et à se souvenir, lit-on dans *Ruy Blas*, que Paul Baudry l'avait peinte, nue, sur un canapé, et que, jalouse de cette rivale inanimée de sa beauté, elle avait tailladé l'admirable figure avec des ciseaux...

**EMMANUELE PEYRET**

**A lire : La Comtesse de Castiglione, maîtresse de Napoléon III, espionne et intrigante, de Claude Dufresne, Pygmalion (2002).**

**DEMAIN : FRÉDÉRIC II ET SES FAVORIS**



## La Castiglione et Napoléon III, la perle diplomatique





# Visages au bout de l'ennui

**Tuer le temps** Tout l'été, la notion de temps revisitée par des photographes. Aujourd'hui, on s'embête ferme.

**A** quoi ressemble l'ennui ? Depuis vingt-cinq ans, l'Anglaise Dawn Parsonage s'intéresse aux émotions dans la photographie : une passion qu'elle nourrit à tra-

vers sa collection de plus de 10 000 images d'anonymes. Plus que d'autres expressions, l'ennui la fascine. L'artiste se donne alors pour but de réaliser une série de portraits de pur ennui.

Mais comment s'y prendre ? Travaillant avec une psychologue spécialiste du sujet, chaque personne est amenée dans une pièce neutre. Ses pensées peuvent être libres. Si l'ennui devient trop fort,

elle peut provoquer une douleur par un choc électrique. Les résultats montrent que, ne supportant pas l'expérience, la moitié des personnes choisissent le choc. Dawn Parsonage élabore alors trois expériences durant lesquelles elle prendra ses photographies : la douleur contre l'ennui (expliquée plus haut), la perception du temps (la personne est placée dans une pièce avec une horloge qui n'a pas de petite aiguille et qui avance deux fois moins vite) et la boucle infernale (un discours technique de cinq minutes sur la législation, lu lentement et d'une voix monotone, est repris

toutes les cinq minutes durant une heure). L'artiste constitue ensuite son panel de 22 personnes (enfants, hommes, femmes) venues des quatre coins de Grande-Bretagne. Chacune est photographiée dès son installation, puis toutes les dix secondes. Durant quinze heures, la photographe, cachée derrière un rideau, regarde ses sujets rejeter l'ennui, y résister et puis finalement sombrer. Le résultat, profondément humain, est tout sauf *boring*.

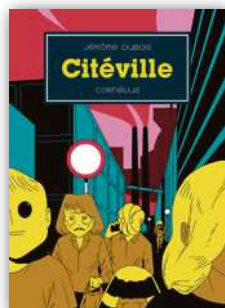
**LAURE TROUSSIÈRE**

**DAWN PARSONAGE**  
Née le 3 mars 1980.  
Vit et travaille à Londres.

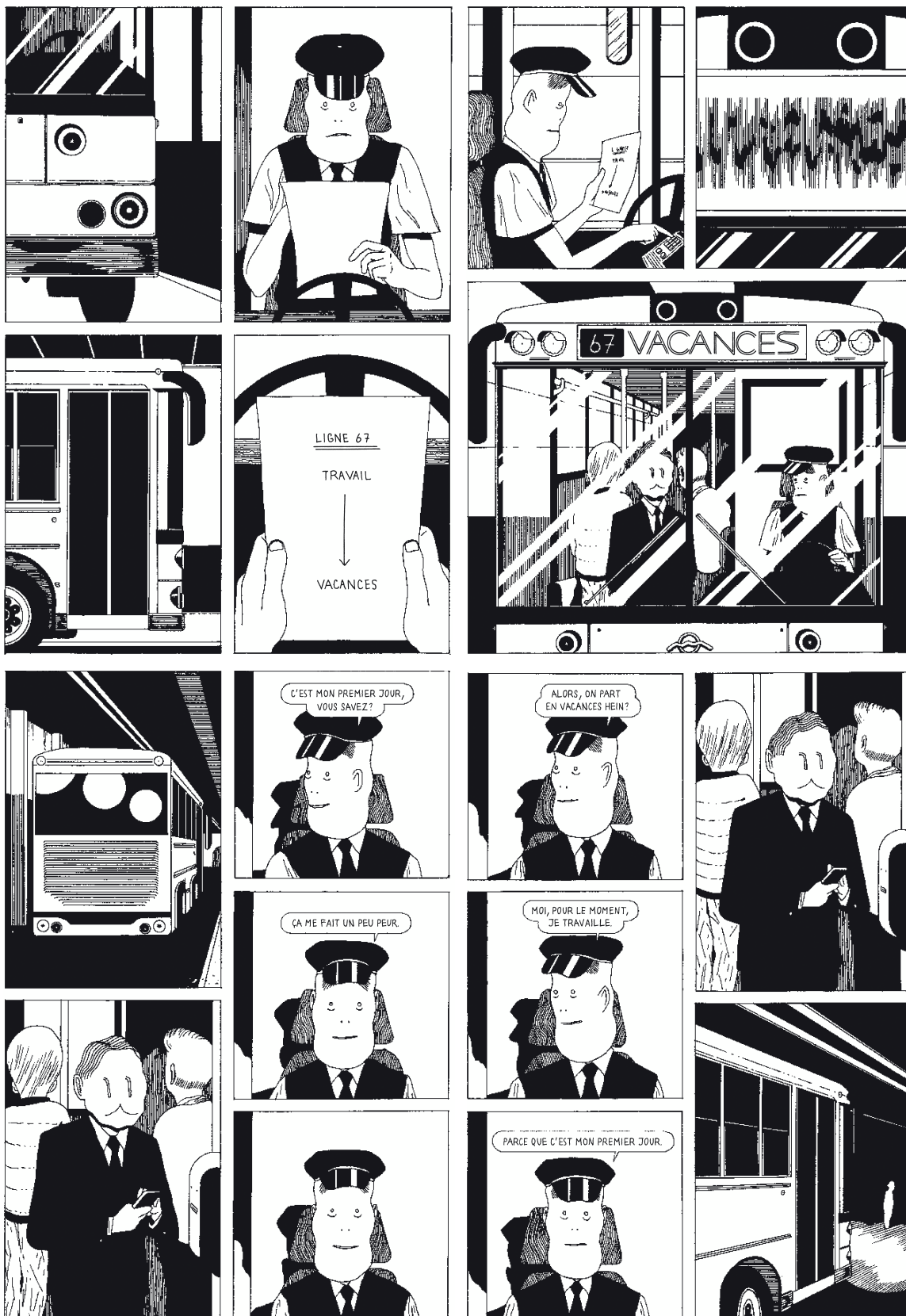


# Citéville et Citéruine par Jérôme Dubois

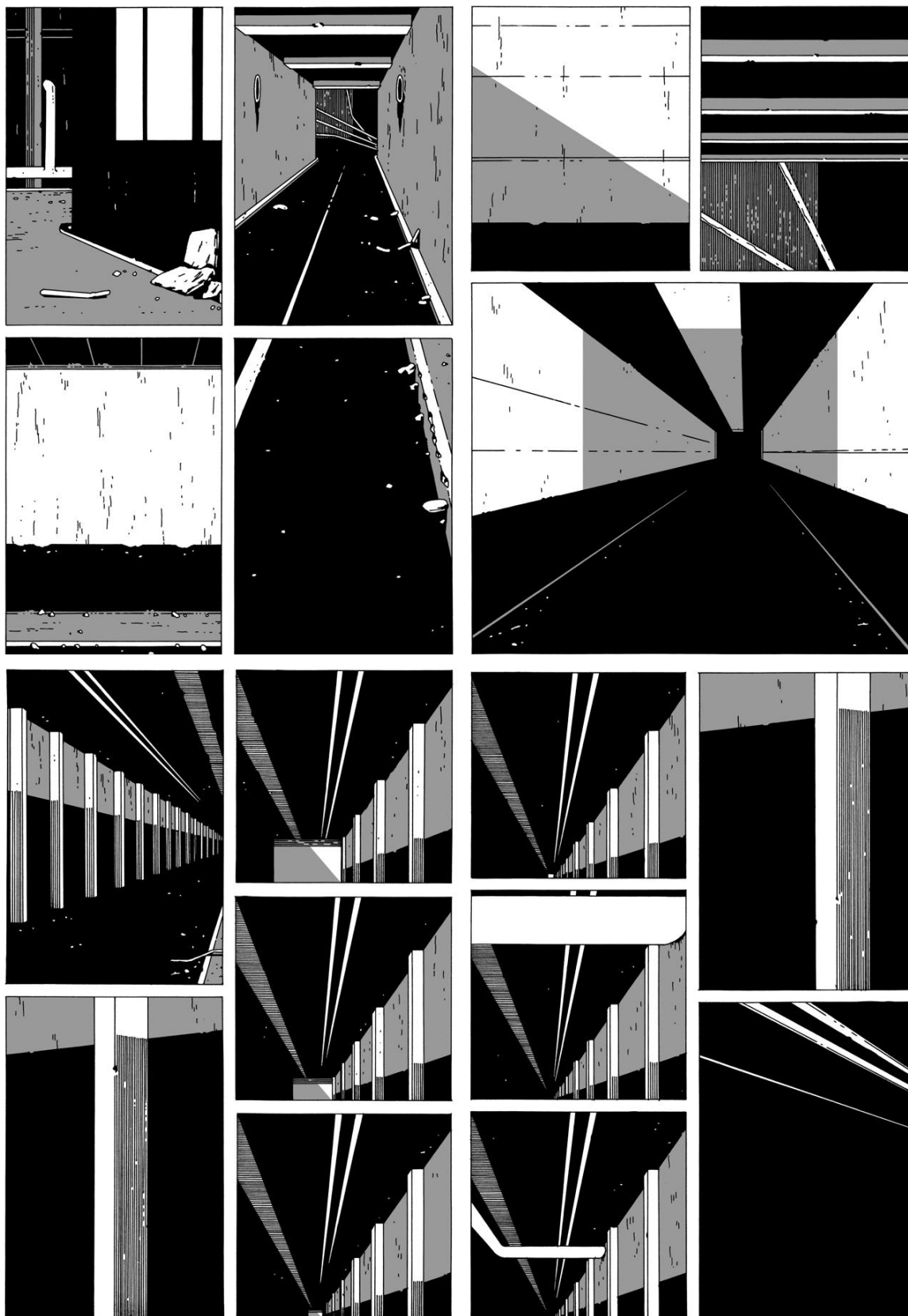
Un projet, deux livres. A gauche, Jérôme Dubois signe *Citéville*, comédie amère sur le monde tel qu'il va mal dont *Libé* reproduit chaque jour quatre planches. A droite, *Citéruine*, où l'auteur reprend les mêmes cases, le même découpage, en éliminant toute présence humaine. Une ville fantôme soudainement rendue à la nature. Le vide et l'abstraction comme réponses au trop-plein.



**CITÉVILLE**  
de JÉRÔME DUBOIS  
éditions Cornélius,  
184 pp.,  
à paraître le 20 août.







**CITÉRUINE**  
de JÉRÔME DUBOIS  
éditions Matière,  
184 pp., à paraître  
le 20 août.

## THAÏLANDE- LAOS, ÇA A DU CACHET

**Ma frontière bien aimée**  
Souvenirs de passages  
de frontières, fictionnelles,  
réelles ou fantasmées.  
Il est toujours temps  
de rêver quand voyager  
devient compliqué.

Lorsque, jeune touriste, j'ai commencé à voyager, une de mes premières déceptions a été la pauvreté graphique des tampons que les gabelous apposaient sur mes passeports (quand ils le voulaient bien). Comment prouver que j'étais parti loin, si tout ce que j'avais à mon retour, c'étaient des ronds sans intérêt, à moitié effacés, se ressemblant autant de la Turquie au Brésil, dans un charabia administratif-douanier ? Je rêvais de dessins aussi colorés qu'un tableau du Douanier Rousseau, et l'on ne

m'offrait que des pattes de mouche. Heureusement, certains pays, souvent des dictatures, continuent de proposer de beaux visas pour le touriste occidental clichetouille en mal d'exotisme. C'est le cas du Laos, avec son tampon aux déclinés de rose et à la bande bleue, prenant toute une page, bien solide et doublant l'épaisseur de votre passeport. Pour y aller en train de Bangkok, cela prend la nuit à travers la campagne urbanisée thaïlandaise, où les immeubles enlacent la forêt tropicale. La frontière marque le bout des rails. Il faut alors descendre sur un quai en bois et faire la queue pour obtenir, moyennant une trentaine d'euros on laisse passer d'un mois. Tout dans le cérémonial, et c'est le charme, annonce la transition entre un régime semi-autoritaire développé et un des derniers bastions du communisme paysan. Et le visa, par sa représentation chic et vétuste, en est le premier symbole. Avant, quelques kilomètres plus loin, la capitale, Vientiane, et son couvre-feu.

QUENTIN GIRARD

## «EN VERS LIB'»

Dans les détails Dans l'autocensure Dans les gorges cousues Darde – toujours – Un plaisir intrusif.

THOMAS DESLOGIS

## CHAMPIGNONS SÈCHÉS

**Mise en boîte**  
Au sucre, à l'huile  
ou au vinaigre, avec  
des fruits ou des  
légumes... Tout l'été,  
une conserve maison  
à préparer.

C'est un souvenir vieux comme notre première omelette aux chanterelles : on posait un tabouret sur la table de cuisine pour atteindre un monumental buffet où, derrière sa corniche, séchaient étalées dans un cageot une flopée de trompettes-de-la-mort qui feraient le bonheur d'un râble de lapin au vin blanc. La déshydratation «est la méthode la plus facile, la plus sécurisée, la plus économique et la plus intéressante» sur le plan nutritionnel pour conserver les champignons, écrit Linda Louis, talentueuse auteure culinaire de la nature dans *les Quatre Saisons du champignon* (1). Procurez-vous cette «bible», vous y apprendrez que vous n'êtes pas obligé d'investir dans un déshydrateur pour sécher les cèpes et que cela fonctionne bien quand ils sont placés près d'une cheminée, d'un radiateur ou d'une chaudière. Linda Louis recommande cette technique pour les cèpes, les trompettes-de-la-mort, les shiitakés, les chanterelles (en tube ou jaunissantes), les mousserons d'automne, mais elle la déconseille pour les pieds-de-mouton, qui deviennent



A POINT STUDIO. PHOTOCOISINE

amers, les giroles ou les pleurotes, qui deviennent trop caoutchouteuses une fois réhydratées et cuites. Commencez par laver soigneusement vos champignons. Disposez-les sur des claies, des cagettes en bois. Vous pouvez aussi les enfiler avec une aiguille sur un fil, une ficelle devant le poêle à bois. Laissez-les entiers pour les petits spécimens ou coupez-les en lamelles (pour les cèpes surtout). Faites en sorte que les champignons ne se touchent pas pour faciliter le séchage. Pour les techniques maison, sans déshydrateur, le séchage peut prendre de vingt-quatre (chanterelles) à quarante-huit heures (cèpes). Au pire,

terminez le séchage au four, thermostat à 50 degrés, porte entrouverte. Vérifiez que les champignons sont bien secs en les manipulant un peu. Conservez-les dans un bocal hermétique à l'abri de la lumière et à température ambiante. Pour être certain de les maintenir bien au sec, placez au fond une pincée de grains de riz qui absorberont l'humidité résiduelle. Pour réhydrater les champignons, il suffit de les placer dans un bol d'eau tiède de trente minutes (chanterelles, trompettes) à deux heures (cèpes, shiitakés).

JACKY DURAND

(1) Editions Alternatives (2019), 14,95 €.

## UNE DE PERDUE

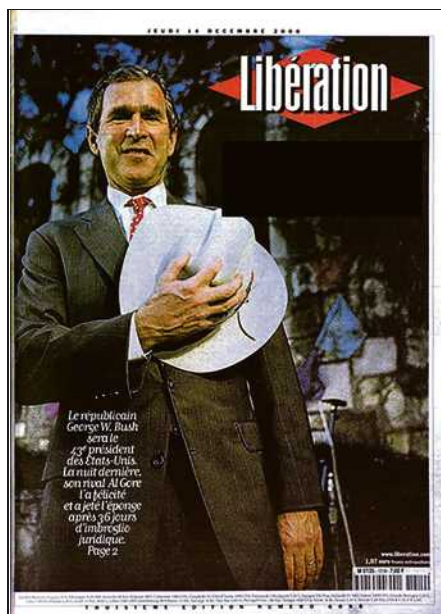
Une manchette,  
quatre propositions :  
à vous de retrouver  
le titre de la une  
de Lib'.

Par GAËTAN GORON

### RETROUVEZ LA MANCHETTE

**14 décembre 2000 :**  
plus d'un mois après  
l'élection, George  
W. Bush est le  
nouveau président  
des États-Unis

1. Le W de la victoire
2. Chapeau !
3. George Winner Bush
4. Adjugé !



RÉPONSE : ADJUGÉ !

### RETROUVEZ LA MANCHETTE

**12 novembre 2016 :**  
l'artiste canadien  
Leonard Cohen  
est mort, à 82 ans

1. So Long, Leonard
2. Hallelujah
3. No way to say goodbye
4. Death of a Ladies' Man



RÉPONSE : NO WAY TO SAY GOODBYE